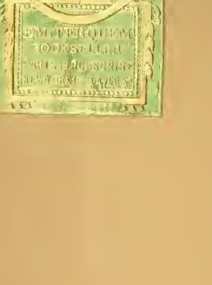
E. RICHEBOURG

LES SOIRÉES AMUSANTES

FÉVRIER





LES

SOIRÉES AMUSANTES

Paris. Typ. E. Plon et Cie, rue Garancière, 8.

…S SOIRÉES AMUSANTES

PREMIÈRE SÉRIE

CONTES D'HIVER

PAR

ÉMILE RICHEBOURG

II

FÉVRIER

Troisième Édition



PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE

1875

LE LIS DU VILLAGE

I

Plusieurs années déjà ont passé sur les événements que nous allons raconter ; mais il en est de certains souvenirs comme de certaines affections, ils survivent à tout. Pour moi, le temps n'a rien changé, rien détruit, rien emporté ; je revis dans le passé avec les êtres chers que j'ai connus, aimés ; j'entends encore leurs voix : ils me parlent, je les écoute. Si des affections nouvelles ont pris dans mon cœur une large place, elles n'ont pu complètement

en chasser le souvenir, seule religion du cœur.

Si notre histoire n'a pas ce charme puissant que la fantaisie et l'imagination du conteur mettent dans le récit, elle aura, du moins, racontée simplement, le mérite d'être vraie. Aucun des personnages que nous allons faire connaître au lecteur n'a été inventé : tous ont existé, et quelques-uns habitent encore le village où je les ai tous connus. Ce village, appelé Cercelle, est situé dans la partie du département de la Haute-Marne la plus riche en industrie et la plus féconde en produits minéraux. Là, presque chaque commune possède un haut-fourneau, une fabrique ou une fonderie; là, le bonheur s'assied complaisamment au foyer du travailleur laborieux, car, où le travail est aimé, la prospérité règne.

Un soir du mois de mars 1842, la femme et la fille d'un forgeron de Cercelle veillaient en attendant son retour. L'heure de la nuit était fort avancée : une à une les lumières s'étaient éteintes dans le village, et ses paisibles habitants reposaient. Pourquoi Ambroise Durier n'était-il pas encore rentré? C'était un samedi, jour de paye, et depuis quelques années Ambroise avait l'habitude d'écorner sa quinzaine dans un cabaret du village, en compagnie de quelques camarades dont il avait eu le malheur d'écouter les conseils. Ne croyez pas que les deux ou trois amis d'Ambroise étaient des enfants du pays, non. Personne ne savait d'où ils venaient; ils étaient arrivés à la fabrique demandant à être employés, et, comme l'ouvrage manque rarement à ceux qui veulent travailler, le chef de l'exploita-

tion les avait accueillis. Partout où l'on occupe un grand nombre de bras, il se trouve de ces hommes sans famille dont le passé est plus ou moins équivoque; le plus souvent ils sortent d'une grande ville qui les a rejetés hors de ses murs. C'est avec de tels amis que le forgeron Durier, le plus robuste et le meilleur ouvrier de Cercelle, passait ses soirées et oubliait sa femme et sa fille : sa femme, qu'il avait tant aimée autrefois, lorsque dans le village tout le monde la nommait Jeanne la Sage; sa fille, tout le portrait de sa mère, aussi belle et aussi sage qu'elle, un ange qui aurait dû le retenir au logis, et dont, par sa faute, il connaissait à peine les caresses. Mais Ambroise était mal entouré; il avait appris à boire, et, dans l'ivresse, il ne se souvenait plus qu'il est des devoirs que

l'homme doit remplir sous peine de devenir criminel.

La salle dans laquelle Jeanne attendait son mari était au rez-de-chaussée de la petite maison qu'ils habitaient à l'extrémité du village. Le jour une grande fenêtre ouvrant sur la rue éclairait cette pièce. D'épais rideaux de toile rouge à raies blanches empêchaient le regard curieux du passant de pénétrer dans l'intérieur de l'habitation. Une large armoire en cerisier, un pétrin, une crédence et une lourde table de chêne composaient l'ameublement, avec quelques chaises de paille grossièrement travaillées. A gauche de la cheminée se trouvait un lit enfermé dans une alcôve et garni de rideaux semblables à ceux de la fenêtre.

A la lueur jaunâtre et tremblante d'une massive lampe d'étain posée

sur la table, Jeanne tricotait. Quoique n'ayant en réalité que trente-cinq ans, ses traits flétris, la maigreur de son visage et les rides de son front lui donnaient l'apparence d'une femme de quarante-cinq ans; c'est que les années comptent double quand le cœur souffre ; or, Jeanne souffrait beaucoup depuis quelque temps : elle aimait son mari et, elle le sentait, Ambroise ne songeait plus à elle! Elle essayait bien de reporter tout son espoir, toute sa tendresse sur son enfant chérie ; mais l'ami que jeune fille elle avait choisi pour protecteur et soutien lui manquait toujours. Malgré les égarements d'Ambroise, malgré ses brutalités qui devenaient de plus en plus fréquentes, elle ne pouvait oublier qu'il était le père de sa fille; quand il s'éloignait d'elle, elle se trouvait faible, isolée; puis, lors-

qu'il revenait, elle ne sentait plus ses défaillances, la petite maison prenait à ses yeux un air de fête, et il lui semblait que son mari ramenait avec lui une partie de ses joies et de son bonheur d'autrefois. Ah! que n'aurait-elle pas donné pour rappeler en lui le sentiment de ses devoirs, pour le rendre à sa fille et le voir souriant, heureux et calme comme aux premiers jours de leur mariage! Mais, hélas! elle savait son impuissance, elle priait et pleurait en attendant l'instant, où, honteux de lui-même, Ambroise déplorerait ses excès.

Jeanne avait été belle; ses chagrins et un travail forcé, — car elle était presque seule pour fournir aux besoins du ménage, — n'avaient point effacé complètement cette délicatesse des traits, cette pureté de lignes qui constituent la beauté;

son visage, gracieux encore, avait perdu sa fraîcheur, mais on devinait aisément en la regardant, ce qu'elle avait dû être dans le passé. Vieillie avant l'âge, elle gardait comme un dernier ressouvenir du printemps.

Tout en travaillant, Jeanne prêtait l'oreille à tous les bruits du dehors; mais elle n'entendait que les sourds aboiements des chiens de garde ou les sifflements prolongés du vent qui se heurtait contre le pignon de la chaumière. Une pluie, mêlée de neige et de grésil, — ce qu'on appelle giboulées, — tombait chassée par la rafale et battait la porte et les contrevents.

Une larme, longtemps retenue sous la paupière, glissa le long de la joue de Jeanne et tomba brûlante sur sa main. Elle leva les yeux et arrêta son regard attristé, mais plein de tendresse sur sa fille, qui

priait à genoux à quelques pas d'elle. Elle la considéra un instant avec bonheur ; puis, d'une voix caressante :

— Rose, lui dit-elle, il est tard, il faut aller te reposer, tu dois éprouver le besoin de dormir.

L'enfant se leva, prit un tabouret et vint s'asseoir aux genoux de sa mère.

— Je t'assure, maman, que je n'ai pas sommeil du tout, dit-elle. D'abord il n'est pas aussi tard que tu te l'imagines, puis je suis si heureuse de veiller avec toi.

— Sans doute, mais je ne veux pas que tu te rendes malade. A ton âge on a besoin de beaucoup de repos.

— Eh bien, laisse-moi rester encore un peu avec toi ; toute seule tu t'ennuierais peut-être.

— Enfant ! je ne suis jamais seule : est-ce que ma pensée ne t'accompa-

gne pas partout? Absente ou présente, je te vois sans cesse, tiens comme te voilà en ce moment, les bras appuyés sur mes genoux, tes yeux tournés vers moi et ta bouche me souriant.

— Alors, laisse-moi longtemps ainsi, laisse-moi t'admirer, laisse-moi t'aimer.

— Tu veux rester ?

— Oui, si cela ne te fâche pas.

— Oh ! jamais, jamais !...

Et l'heureuse mère, oubliant pour un instant toutes ses souffrances, toutes ses inquiétudes, serra fiévreusement la tête de sa fille sur son sein.

En ce moment, l'heure sonna à l'horloge du clocher du village.

Jeanne écouta anxieuse. Le marteau frappa onze coups sur la cloche.

Sa pensée revenant alors tout en-

tière à l'absent, Jeanne n'eut plus la force de cacher son inquiétude. Ses yeux se voilèrent de larmes.

— O mon Dieu ! s'écria-t-elle, il est onze heures, et Ambroise n'est pas rentré !

— Le mauvais temps aura forcé papa de s'arrêter en chemin, dit l'enfant d'une voix timide.

— Oui, tu as raison, Rose ; sans la pluie, il serait ici depuis longtemps.

— Tu vois bien, chère mère, que tu as tort de pleurer.

Jeanne ne répondit pas ; mais elle se disait en essuyant ses yeux :

— Dieu ne m'a pas abandonnée, car il a mis près de moi l'ange qui soutient et qui console.

Quelques minutes s'écoulèrent, longues et silencieuses. Jeanne, les yeux fixés sur la porte, tressaillait au moindre bruit ; elle espérait au-

tant qu'elle redoutait l'arrivée du forgeron. Elle savait d'avance dans quel état il se trouverait, et, ne voulant pas qu'un aussi triste spectacle s'offrît aux yeux de sa fille, elle l'engagea de nouveau à se retirer dans sa chambre.

L'enfant allait sans doute céder au désir de sa mère, lorsque des pas lourds et inégaux retentirent dans la rue.

— C'est mon père, dit Rose.

— Oui, c'est lui, laisse-moi.

— Il y a bien huit jours qu'il ne m'a pas embrassée, reprit l'enfant; je veux qu'il m'embrasse aujourd'hui. Ensuite, je lui demanderai l'argent dont tu as besoin pour moi.

— Il ne t'écoutera pas, Rose; il sera mécontent que tu aies veillé si tard; je t'en prie, va-t'en!

Jeanne n'avait pas cessé de parler,

que la porte s'ouvrit brusquement. Le forgeron entra. Il s'arrêta un instant à l'entrée de la salle et regarda autour de lui comme un homme qui cherche à reconnaître le lieu où il se trouve. Enfin il s'avança, les bras tendus devant lui et chancelant sur ses jambes.

Jeanne, toute tremblante et sans voix, le regardait avec une douloureuse pitié. Quant à l'enfant, surprise et presque effrayée, elle s'était retirée dans l'angle le plus obscur de la chambre.

— Ah ça! on n'est pas encore couché ici, dit Ambroise d'un ton rude.

— Je t'attendais, répondit Jeanne.

— Je ne veux pas qu'on m'attende : je suis libre de rentrer quand cela me plaît, il me semble. Suis-je le maître ici, oui ou non?

— Je ne vous fais aucun reproche,

Ambroise, et vous n'êtes pas juste en vous mettant ainsi en colère contre moi, surtout lorsque je vous donne une nouvelle preuve de mon affection.

— Assez, je n'aime pas entendre pleurnicher, moi.

— C'est cela ; et vous voulez que l'âme brisée, le cœur plein de tristesse, je trouve la force de vous montrer un visage souriant. Ah! Ambroise, vous n'êtes pas méchant, mais vous vous montrez quelquefois bien cruel.

— Des plaintes maintenant, de la morale? j'aime mieux cela : Jeanne la sage est dans son rôle.

— Jeanne la sage devrait porter un autre nom aujourd'hui.

— Je voudrais bien savoir lequel?

— Jeanne la malheureuse, répondit la pauvre femme.

Et, incapable de se contenir plus

longtemps, elle voila sa figure de ses mains et éclata en sanglots.

Rose se précipita vers sa mère et chercha à l'entourer de ses bras.

— Tiens, la petite était là! murmura le forgeron.

Puis élevant la voix :

— Rose, dit-il, venez me parler.

L'enfant s'approcha de son père et s'arrêta devant lui les yeux baissés.

— Pourquoi n'es-tu pas couchée? demanda Ambroise.

— Parce que je désirais vous voir ce soir, mon père.

— Ah! tu désirais me voir. Je suis sûr que c'est ta mère qui t'a dit de rester près d'elle.

— Non, mon père, vous vous trompez.

— J'en suis sûr, te dis je, et je sais pourquoi, ajouta-t-il en lançant à sa femme un regard menaçant.

— Et quand cela serait! s'écria Jeanne révoltée. Est-ce qu'il ne m'est pas permis d'avoir ma fille près de moi.

— Pour lui apprendre à ne pas m'aimer, répliqua le forgeron; pour lui confier tes chagrins imaginaires. Voyons, Rose, réponds-moi. Que t'a dit ta mère? que je suis un brutal, un ivrogne, un mauvais père; que je la rends malheureuse. Cela ne m'étonne point; c'est le sujet ordinaire de ses lamentations.

— Ah! mon père, pouvez-vous penser cela? dit Rose avec un accent de reproche.

— Ambroise, Ambroise! s'écria Jeanne, osez-vous parler ainsi à votre fille?

— Oui, je dis ce que je veux, j'en ai le droit.

— C'est bien, Ambroise, puisque mes paroles ne savent que vous dé-

plaire, je me tais. Viens, Rose, ajouta-t-elle en prenant la main de sa fille pour l'emmener.

Le forgeron se leva, saisit le bras de l'enfant et l'attirant violemment à lui.

— Je veux qu'elle reste, cria-t-il en retombant lourdement sur son siége.

Rose regarda sa mère comme pour demander son assentiment; Jeanne restait immobile, tremblante toujours, mais prête à défendre son enfant contre son mari.

— Qu'avais-tu à me dire? parle, dit Ambroise à la petite fille.

— Cher père, vous savez que je fais ma première communion dans huit jours?

— Oui. Après?

— Il me faut une robe blanche!

— Une robe blanche!

— Un voile et une couronne.

— Eh bien?

— Maman a besoin d'argent pour acheter tout cela.

— Ah!

— Vous lui en donnerez, n'est-ce pas?

— De l'argent, de l'argent, je n'en ai point.

— Ça ne doit pas coûter bien cher, une robe blanche?

— N'importe, tu t'en passeras.

— C'est impossible, papa.

— Tu as ta robe des dimanches.

— Une robe bleue!

— Elle est toute neuve.

— Oui, mais elle n'est pas blanche.

— Ça m'est bien égal qu'elle soit blanche ou qu'elle soit bleue; tu n'en auras pas d'autre, je ne veux pas qu'on fasse ici des dépenses inutiles.

— Alors je ne ferai pas ma pre-

mière communion, dit Rose en sanglotant.

— Eh bien, tu ne la feras pas, voilà tout. Maintenant va dormir.

Rose s'éloigna en pleurant. Rentrée dans sa chambre, elle se mit à genoux et pria avec ferveur. La douce enfant venait de comprendre en un instant tous les chagrins, toutes les douleurs de sa mère ; elle savait enfin pourquoi elle voyait si souvent couler ses larmes. L'ange gardien de son innocence dut recueillir sa prière et la porter devant l'Eternel.

Cependant la tête du forgeron, alourdie par les fumées du vin, roulait sur ses épaules; sa langue épaisse, engourdie, ne prononçait plus que des mots sans suite et inintelligibles ; ses bras paralysés pendaient à ses côtés, et ses yeux ternes et hébétés, ne distinguaient

plus les objets autour de lui. L'ivresse était devenue complète.

Jeanne, puisant la force dans sa vertu, s'approcha de son mari sans murmurer, sans impatience, et se mit en devoir de le dévêtir, ainsi qu'elle l'aurait fait pour un enfant. Puis, le soutenant sur ses jambes mal affermies, elle l'aida à se mettre au lit.

Au bout de quelques minutes, le forgeron dormait profondément.

Alors Jeanne s'empara du gilet de son mari, et d'une de ses poches elle sortit une bourse en cuir dont elle desserra les cordons. Un petit bruit argentin fit passer un rayon de joie dans ses yeux.

— Il n'a pas tout dépensé, murmura-t-elle ; Seigneur, merci !... Rose aura sa robe blanche.

La bourse du forgeron contenait cinq pièces de cinq francs, vingt-

cinq francs sur cinquante, le prix de quinze jours de travail.

II

Nous sommes arrivés au jour de la première communion. La veille, Rose Durier avait attendu très tard le retour de son père; il n'était rentré qu'à minuit, et Jeanne, prévoyant les fatigues du lendemain, avait ordonné doucement à sa fille d'aller se reposer. Rose s'était couchée en priant sa mère de l'éveiller le matin avant que son père eût quitté la maison. Elle voulait lui demander quelque chose qu'il n'oserait point lui refuser, du moins elle l'espérait.

Jeanne s'était levée avec le premier rayon du soleil; elle avait tout

rangé dans la maison, et, sous sa main, les meubles étaient devenus luisants et polis comme des glaces. Ensuite elle était entrée dans la chambre de sa fille; elle avait ouvert une armoire et étalé sur une table la robe blanche, le voile de mousseline et la couronne de fleurs d'aubépine dont elle devait parer son enfant pour la conduire à l'église.

Oh! comme elle était heureuse en touchant ces objets!... Sa fille, sa Rose chérie, allait être bien belle dans un instant, belle sous ce voile et cette couronne d'une blancheur immaculée, belle surtout de son innocence. Dans sa fierté et son orgueil de mère, elle ouvrait son cœur à toutes les joies, et il lui semblait qu'elle n'avait jamais souffert. Elle s'approcha doucement du lit de sa fille dont elle écarta les rideaux

blancs, et, immobile, en extase, elle admira longtemps la tête gracieuse de l'enfant endormie. Il faut être mère pour comprendre cette admiration naïve et touchante.

Dans son sommeil, Rose prononça tout bas quelques mots.

Jeanne se pencha pour écouter.

— Mère, je t'aime, je t'aime! disait la jeune fille.

Jeanne émue posa ses lèvres sur le front de l'enfant.

Rose ouvrit les yeux et sourit à sa mère en lui tendant les bras, ainsi qu'elle le faisait plusieurs années auparavant, lorsque Jeanne venait la prendre dans son berceau

Jeanne se crut sans doute tout à coup rajeunie, car, oubliant que sa fille avait grandi, elle l'assit sur ses genoux et redevint jeune mère en l'habillant.

Un instant après le forgeron en-

tra dans la chambre de Rose. L'enfant se suspendit à son cou et l'embrassa. Aucun signe de plaisir ne se montra sur le visage d'Ambroise.

— Cher père, lui dit Rose, j'ai une prière à vous adresser.

— De quoi s'agit-il? demanda le forgeron.

— Depuis longtemps, cher père, vous n'êtes pas allé à l'église; promettez-moi de venir à la messe aujourd'hui.

— Je n'ai pas le temps, j'ai affaire.

— On ne travaille pas le dimanche, mon père. Et puis, je fais ma première communion aujourd'hui et je serais bien heureuse si je vous voyais à l'église à côté de ma mère. Dites-moi que vous viendrez, mon père, dites-le moi.

— Non, je n'irai pas.

— Oh! vous ne m'aimez pas,

mon père, sans cela vous feriez ce que je vous demande.

Et Rose se mit à pleurer.

— Rose ! ma petite Rose ! s'écria Ambroise en prenant l'enfant dans ses bras, ne pleure donc pas ; tu sais bien que je t'aime beaucoup.

Rose sourit au milieu de ses larmes.

— Vous viendrez ? demanda-t-elle.

— Eh bien, je tâcherai, je ferai mon possible.

— Merci, père, dit Rose; je savais bien que vous feriez cela pour moi.

Ambroise sortit en promettant à sa fille de revenir à neuf heures pour mettre son habit de fête et l'accompagner à l'église. A neuf heures et demie, il n'avait pas reparu. Rose et sa mère étaient habillées depuis longtemps; elles partirent seules.

— Il m'a promis qu'il viendrait, il viendra, disait la jeune fille à sa mère.

— Le malheureux nous oublie au cabaret, pensait Jeanne.

Ce jour-là, la modeste église de Cercelle n'était pas assez vaste pour contenir la foule des fidèles qui se pressaient dans son enceinte. Les bancs des hommes étaient occupés par les jeunes garçons et les jeunes filles appelés à la communion. Avec le prêtre tous les assistants priaient, appelant les bénédictions du ciel sur les têtes jeunes et blondes qui s'inclinaient devant l'autel. Aux voix graves des chantres de la paroisse, l'orgue répondait; puis d'autres voix jeunes et argentines entonnaient un cantique joyeux en l'honneur de la Vierge. Puis encore tout se taisait, et, au millieu d'un silence majestueux, jeunes et vieux, tous

les fronts se courbaient vers la terre.

Plusieurs fois déjà, Rose avait regardé autour d'elle espérant voir son père ; mais elle ne rencontrait qu'un visage lui souriant, celui de sa mère.

Ambroise avait eu certainement l'intention de tenir sa promesse; mais en quittant sa fille et sa femme le matin, il s'était un peu trop éloigné de la maison. Un de ses bons amis l'avait rencontré et ils étaient entrés au cabaret pour boire un petit verre ; mais à celui-là plusieurs autres succédèrent, et quand l'heure de retourner chez lui arriva, Ambroise se trouva admirablement bien en face de son camarade, et conclut qu'il devait rester là où il était à son aise. Du reste, un jeu de cartes que fit apporter son digne ami, n'eut pas de peine à faire taire tous ses scrupules.

Une dernière fois, en quittant sa place pour aller s'agenouiller devant la sainte table, Rose tourna les yeux du côté de sa mère : la place du forgeron était toujours vide et Jeanne ne souriait plus; elle pleurait.

Après avoir reçu la communion, Rose se leva avec ses jeunes compagnes, mais au lieu de revenir à sa place, elles se détacha du groupe et, les yeux baissés, les mains jointes, elle se dirigea vers l'autel de la Vierge.

Cette action inexplicable surprit tout le monde; tous les yeux restèrent fixés sur la jeune fille.

On la vit se mettre à genoux sur la première marche de l'autel et prier le visage tourné vers l'image sainte.

Au bout de deux minutes, elle se releva et revint pieusement repren-

dre sa place au milieu de ses compagnes.

Personne ne se douta que cette action si simple d'une jeune fille, allant prier devant l'autel de la mère de Dieu, devait avoir pour conséquence l'avenir de Rose Durier.

Le soir, à la nuit, le forgeron n'avait pas encore reparu dans la maison. Cependant Jeanne l'attendait, et elle était certaine qu'il ne tarderait pas à arriver, car, à l'occasion de la première communion de Rose, il avait invité son père et sa mère, deux vieillards septuagénaires, à venir souper chez lui.

Rose aidait sa mère à préparer les deux ou trois plats qui devaient composer le repas de la famille.

— Rose, demanda Jeanne, tu ne m'as pas dit pourquoi tu es allée prier à l'autel de la Vierge.

— Je pensais à toi, chère mère,

je pensais aussi à mon père, et j'ai voulu prier pour vous.

— Chère enfant! Et qu'as-tu demandé à la sainte Vierge?

Rose se rapprocha de sa mère et lui dit à l'oreille :

— Je lui ai demandé qu'elle te rende plus heureuse et que papa redevienne digne de toi.

— Que veux-tu dire, Rose?

L'enfant parut interdite ; elle baissa les yeux en rougissant.

— Ne me gronde pas, reprit-elle; mais j'ai compris pourquoi tu pleures si souvent.

— Tu l'as compris! fit Jeanne avec émotion.

— Oui.

— O mon Dieu! s'écria Jeanne avec douleur ; j'avais cependant voulu tout lui cacher.

— Rassure-toi, chère mère, avant peu mon père se sera corrigé de son

vilain défaut; il ne boira plus.

— Puisses-tu dire la vérité, Rose!

— As-tu confiance en la sainte Vierge?

— Si j'ai confiance! oh! oui.

— Eh bien, espérons et attendons.

— Espérons et attendons, répéta Jeanne.

Elle ouvrit ses bras à sa fille.

— En t'envoyant sur la terre, reprit-elle, Dieu a mis en toi le cœur et l'âme d'un de ses bons anges.

Un éclat de rire hébété, stupide, sembla répondre à ces paroles.

La mère et la fille se retournèrent vivement.

Le forgeron était à quelques pas d'elles. Les jambes écartées et le dos en arc, il les regardait en ricanant.

— Joli, joli, dit-il d'une voix enrouée; et moi, est-ce qu'on ne m'embrasse pas?

— Dans quel état revient-il!

murmura Jeanne en soupirant. Rose, donne une chaise à ton père.

La jeune fille s'empressa d'obéir. Mais Ambroise repoussa le siége du pied et alla s'appuyer contre le pétrin.

— Comme elle est gentille, ma petite Rose, dit-il. Eh ! eh ! la toilette lui va à ravir, on dirait d'une riche demoiselle, n'est-il pas vrai, Jeanne ?

— Mais oui, répondit la mère heureuse du compliment adressé à sa fille. Ce matin, pendant la messe, tout le monde l'admirait.

— Et vous seul n'étiez pas là pour me voir, mon père.

— C'est vrai ; mais ce n'est pas ma faute, vois-tu ; les amis...

— Ambroise, n'appelez pas les hommes que vous fréquentez, et avec qui vous passez des journées et des soirées entières, vos amis.

Dites plutôt que ce sont vos mauvais génies, reprit Jeanne.

— Et pourquoi cela, Jeanne la grondeuse?

— Parce que leurs conseils vous ont perdu. Avec eux vous avez désappris le respect des choses les plus saintes; votre cœur est devenu insensible, et vous foulez sous vos pieds vos chères croyances d'autrefois. Sont-ce vos amis, ceux-là qui vous retiennent loin de votre maison lorsque votre femme, inquiète sur votre sort et sur l'avenir de son enfant, gémit en vous attendant? Non, je vous le dis encore, ces hommes ne sont pas vos amis.

— As-tu fini?

—Oui, car toutes mes paroles sont vaines; depuis longtemps ma voix a perdu le don de vous toucher.

— Eh bien, ne parle jamais, ça te réussira peut-être.

— Ah ! Ambroise, tu pourrais être si heureux...

— C'est ça, attendrissons-nous, maintenant. Ma parole, j'ai envie de m'en retourner.

— Près de vos chers amis ; ils sont si précieux!

— Oui, ils sont précieux ; avec eux je m'amuse au moins, tandis qu'ici...

— Vous vous ennuyez. Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous me le faites sentir, et bien cruellement encore.

Ambroise haussa les épaules en tournant la tête.

— Tiens, qu'est-ce que c'est que ça ? fit-il en prenant la couronne de première communion que Jeanne avait posée sur le pétrin un instant auparavant.

— C'est ma couronne, mon père, dit Rose.

— Ah ! eh bien, je la trouve laide, ta couronne, reprit le forgeron.

Et, regardant sournoisement sa femme, il se mit à en froisser les fleurs dans ses larges mains.

Jeanne poussa un cri de mère offensée, s'élança vers son mari et lui arracha la couronne.

— Tu n'es pas digne d'y toucher ! s'écria-t-elle le regard étincelant, le visage enflammé.

— Je l'ai souillée, fit le forgeron devenu blême de colère ; eh bien, le feu purifie.

En disant ces mots, il s'empara de nouveau du modeste emblême et le jeta dans la flamme du foyer.

En une seconde la couronne fut consumée.

— Ambroise, Ambroise ! exclama la pauvre femme, tu n'es qu'un misérable !

Rose pleurait à chaudes larmes.

— Tais-toi, Jeanne, tais-toi, dit le forgeron en faisant un geste plein de menace.

Sa physionomie avait pris soudain le masque d'une cruauté repoussante. Mais Jeanne, exaspérée et poussée à bout par l'action brutale de son mari, se redressa majestueuse dans son indignation.

— Non, je ne me tairai pas! s'écria-t-elle avec force; trop longtemps j'ai souffert et dévoré secrètement mes larmes; à force de se sentir déchiré mon cœur exhale enfin un cri de douleur. L'épouse a pu se résigner, car son bonheur seul était compromis; mais aujourd'hui je sens que je suis mère, et, du moment que ma fille peut avoir à souffrir, je me lève pour la protéger et la défendre. La faiblesse que j'ai montrée jusqu'à ce jour a été coupable, très-coupable, je le vois, car elle a en quelque

sorte autorisé votre conduite. Si dès le commencement, au lieu de gémir en silence, je vous avais résisté ; si j'avais été sévère et forte, je me serais épargné bien des tourments et à vous, peut-être, des remords. Maintenant, l'épouse méprisée, humiliée, oublie et vous pardonne ; mais la mère se révolte et vous crie : Respect à votre fille ! respect à mon enfant !

— Jeanne, prends garde ! prends garde, hurla le forgeron.

Et les lèvres écumantes, lançant des éclairs de ses yeux fauves, il leva le poing sur la tête de sa femme.

— Tue-moi, tue-moi ! cria Jeanne ; j'aime mieux mourir sur l'heure que de vivre plus longtemps avec un misérable tel que toi.

Ambroise fit entendre comme un rugissement de bête féroce et s'empara d'un maillet qui se trouva sous sa main.

D'un bond, Rose s'élança entre son père et sa mère. Le coup destiné à Jeanne la frappa en pleine poitrine.

Elle poussa un cri étouffé, chancela un instant et tomba inanimée dans les bras de sa mère. Quelques gouttes de sang teintèrent de rouge ses lèvres roses.

— Le monstre! cria Jeanne d'une voix éclatante, il a tué sa fille...

En voyant chanceler l'enfant, Ambroise resta immobile, le regard fixe et la bouche ouverte comme si la foudre l'eût frappé. Puis, soudainement dégrisé, il comprit tout ce qu'il y avait d'horrible dans son action. La voix du sentiment cria en lui ; ses entrailles de père s'émurent, et il sentit son cœur se serrer comme sous une affreuse pression. Ses oreilles bourdonnèrent, un voile de sang couvrit ses yeux, et palpitant, épou-

vanté, presque fou, il tomba aux genoux de sa fille en sanglotant.

— Assassin, arrière! lui cria Jeanne d'une voix terrible en le repoussant.

Ambroise courba la tête. Il prit dans ses grosses mains rudes les petites mains brûlantes de sa fille et se mit à les baiser avec transport.

Au bout d'un instant, Rose rouvrit les yeux. Ambroise poussa une exclamation de joie.

— Sauvée! dit-il; elle est sauvée !

Rose regarda son père avec étonnement d'abord, puis elle sourit :

— Jeanne, reprit Ambroise avec gravité, pardonne-moi. A partir d'aujourd'hui, je te jure que tu n'auras plus à te plaindre de ton mari, je te jure que je ne boirai plus.

Rose regarda sa mère. Son regard semblait lui dire :

— Tu vois que je ne t'ai pas trompée...

Quand les vieux parents arrivèrent, le forgeron tenait dans ses bras sa femme et sa fille. Ambroise et Jeanne accueillirent en souriant les deux vieillards.

III

Ambroise n'oublia point le serment qu'il avait fait à sa femme et qu'un moment dedésespoir lui avait arraché. Non-seulement il cessa d'aller au cabaret; mais peu à peu, il s'éloigna des faux amis qui l'avaient entraîné et finit par leur devenir tout-à-fait étranger. Ne se dérangeant plus de son travail, ses quinzaines devinrent meilleures. Jeanne s'en aperçut bientôt en voyant s'arrondir la bourse où elle renfermait les économies du ménage. Les cha-

grins avaient vieilli et flétri la pauvre femme; le bonheur lui rendit une partie de sa jeunesse, et avec la santé sa beauté reparut. La maison du forgeron, triste et silencieuse naguère, s'égayait maintenant dès le lever du soleil, lorsque Jeanne, la chanson et le sourire aux lèvres, venait avec sa fille s'asseoir près de la fenêtre qui, garnie de fleurs et de plantes grimpantes, laissait voir les deux jolies têtes dans un cadre de verdure. Bien souvent, pensive et rêveuse, la jeune fille égarait son esprit dans les espaces infinis; avec son âme, sa pensée s'envolait loin de la terre. Alors, les yeux fixés dans le vide et le front penché, elle semblait en communication mystérieuse avec des êtres invisibles C'était peu de temps après la première communion de Rose que la mère avait surpris, la première fois, l'en-

fant tout entière à ses rêves inconnus.

— A quoi penses-tu? lui demanda-t-elle un jour.

— Au bon Dieu et aux anges, répondit Rose.

Et la mère comprit qu'elle devait respecter les pensées de son enfant.

Quelquefois, cependant, en regardant la jeune fille, elle se sentait inquiète ; sans savoir pourquoi, son cœur se serrait douloureusement. Elle se disait tout bas que Rose était bien pâle et que ses grands yeux, pleins de langueur, brillaient d'un éclat un peu trop vif. Mais, comme la jeune fille grandissait vite, elle se rassurait en pensant que la blancheur transparente de ses joues était un effet de la croissance.

Quatre années s'écoulèrent. Rose allait avoir dix-sept ans. Ces quatre années avaient été pour la jeune

fille quatre fées bienfaisantes; l'une après l'autre lui avait laissé en passant quelques dons précieux; sous leurs baguettes magiques, Rose s'était épanouie, belle et gracieuse comme la fleur dont elle portait le nom.

Après une courte maladie, le père du forgeron mourut. Vieux et usé par le travail, on s'attendait à le voir s'éteindre; néanmoins ce fut une grande douleur pour Ambroise. Sa vieille mère, très-âgée aussi, et de plus accablée par les infirmités qui s'attachent à la vieillesse, allait être bien seule dans sa petite maison. Jeanne, il est vrai, pouvait passer chaque jour une heure ou deux auprès d'elle; mais le reste du temps, devait-on abandonner la pauvre femme dont la mauvaise santé réclamait des soins continus?

Rose demanda à ses parents l'au-

torisation de demeurer chez sa grand'mère. Il y eut bien quelque hésitation de la part du forgeron et surtout de Jeanne, qui craignait pour la jeune fille des fatigues au-dessus de ses forces; mais Rose fit valoir de si bonnes raisons, que tout s'arrangea selon ses désirs.

La vieille mère pleura de joie lorsqu'on lui apprit que Rose allait habiter avec elle.

— Est-ce Ambroise qui a eu cette excellente idée? demanda-t-elle.

— Vraiment non, ma mère, répondit le forgeron. C'est l'enfant qui l'a voulu.

— Viens, ma Rose, viens, reprit la vieille mère, tout ce que je pouvais désirer d'heureux encore, tu me le donnes aujourd'hui. Mais je n'abuserai pas de ton dévouement; je ne veux pas que ta jeunesse si belle se passe au chevet d'une vieille

femme maussade et infirme; pour te rendre libre bientôt, je me dépêcherai de mourir.

— Oh! chère mère, fit Rose, pouvez-vous parler ainsi à vos enfants!

— L'entends-tu Ambroise? Elle me gronde.

— Elle a raison, ma mère; pourquoi parlez-vous de mourir?

— Dieu dispose de nous, mes enfants : quand il le voudra, je serai prête à aller à lui. Maintenant, Rose, tu es la maîtresse ici. Ma pauvre maisonnette et tout ce qu'elle renferme est à toi. J'ai là, dans l'armoire, deux pièces de toile d'Alsace; tu pourras t'en servir pour commencer ton trousseau.

— Mon trousseau! répéta Rose pensive.

— Voilà une heureuse idée, ma mère, dit le forgeron, car enfin, d'ici un an ou deux, on pensera

à la marier. N'est-ce pas, Rose?

La jeune fille parut ne pas avoir entendu; mais tout bas elle se disait :

— Je resterai près de ma grand'mère jusqu'à sa mort; alors seulement j'appartiendrai à l'époux de mon choix.

La tâche que Rose s'était imposée n'avait rien de rude ni de difficile; mais elle demandait une sollicitude très-grande et une patience éprouvée, car la mère Durier exigeait beaucoup : elle voulait avoir constamment la jeune fille près d'elle.

— Quand je te vois ou que je t'écoute, lui disait-elle, j'oublie toutes mes souffrances.

Rose lui lisait chaque jour la valeur d'un volume.

Le curé de Cercelle avait mis toute sa bibliothèque à la disposition de la jeune fille.

Lorsque le temps était beau, Rose

et sa grand'mère allaient s'asseoir au fond du jardin, à l'ombre. Ce jardin, assez vaste et un peu délaissé, était néanmoins rempli de plantes potagères. Deux allées, se croisant, le coupaient en parties égales dans sa longueur et dans sa largeur; elles étaient bordées de fraisiers. Quatre grands pruniers, aux branches feuillues, empêchaient le soleil de sécher trop vite les plates-bandes. A l'extrémité de la grande allée, on avait ménagé une sorte de rond-point, au milieu duquel se trouvait une madone de granit, posée sur un piédestal de pierre ordinaire. Cette enceinte était close d'une haie de framboisiers et de groseilliers qui poussaient et vivaient fraternellement les uns avec les autres. De chaque côté de la madone, il y avait un banc de pierre. C'est là que Rose aimait à conduire sa chère malade. Celle-ci,

bien souvent, s'endormait en écoutant le babil monotone de la fauvette; et l'enfant tout en travaillant regardait la douce figure de la statuette, et veillait sur le sommeil de la vieille femme, ainsi qu'une jeune mère près du berceau de son nouveau-né.

Rose aimait les fleurs, ses petites mains remuèrent la terre autour de la madone, et on les vit naître et s'épanouir comme par enchantement. Plusieurs personnes s'étaient empressées d'offrir à la jeune fille une quantité variée de graines, d'oignons et de racines. Mais Rose avait fait sa plus riche moisson dans le jardin d'un riche cultivateur de Cercelle, voisin de sa grand'mère.

Le fermier avait un fils de vingt-deux ans. Tout en fourrageant parmi les plates-bandes de son père pour emplir le tablier de Rose, il ne

put s'empêcher de remarquer combien il y avait de candeur et de bonté dans le regard de la jeune fille, et il savait par les conversations des ouvriers combien son cœur renfermait de belles et précieuses qualités !... N'était-elle pas citée dans le village comme la meilleure, la plus sage et la plus pieuse des jeunes filles de Cercelle? Le jeune homme pensa beaucoup à cela. Bientôt le fermier s'aperçut que son fils était plus souvent au jardin, où il n'avait rien à faire, que dans les champs où le travail ne manquait point. Le jeune paysan, en effet, s'oubliait un peu trop à admirer les fleurettes que la main de Rose faisait fleurir; il passait chaque jour de longs instants debout contre la haie qui séparait les deux jardins. Quelquefois il se hasardait à parler à la jeune fille, et il était heureux

lorsqu'elle lui avait répondu par quelques paroles ou seulement par un sourire.

Un jour de grande hardiesse, au risque de déchirer son vêtement, il passa au travers de la haie et entra dans le jardin de la veuve Durier. Il portait dans ses bras un lis magnifique qu'il venait d'arracher.

— Cette fleur manque près de la madone, dit-il à Rose.

C'était la seule raison qui put lui faire obtenir le pardon de sa petite incartade.

Rose ne se fâcha point.

Le lis, remis en terre, fut soigné par la jeune fille avec un soin tout particulier ; il devint le roi du parterre.

Il fut permis au jeune paysan de venir quelquefois causer avec Rose et sa grand'mère. Il profita si bien de la permission, que le passage

qu'il s'était ouvert dans la haie alla toujours en s'élargissant.

Un matin, le fermier aperçut la trouée et n'eut pas de peine à deviner qui l'avait faite. Il comprit alors pourquoi son fils allait si fréquemment au jardin.

— Ah ! ah ! monsieur mon fils, se dit-il, je m'explique maintenant ta passion pour les fleurs ; mais ce ne sont point les giroflées, ni les camélias, ni les œillets, ni même les tulipes que tu aimes le mieux : ce sont les roses, ou plutôt une seule rose, la Rose du forgeron Durier. C'est encore un enfant ; mais elle est honnête et sage, et puis son dévouement pour sa vieillegrand'mère est admirable. Tout cela vaut quelque chose. Allons, allons, mon fils, vous avez bon goût, et je suis content de savoir que vous n'êtes pas un sot.

Et le fermier, les mains derrière le dos, acheva de faire le tour de son jardin en riant doucement.

Le même jour, il se trouva seul avec son fils dans un pré dont on avait coupé l'herbe la veille, et que les faneuses venaient d'abandonner. Il l'appela et lui fit signe de s'asseoir à côté de lui sur le foin.

— Dis-moi, Charles, lui dit-il, sais-tu qui s'est amusé à percer la haie de mon jardin, du côté de la mère Durier?

Le jeune homme devint aussitôt rouge jusqu'aux oreilles.

— Tu ne réponds pas, reprit le fermier.

— Je ne crois pas le dommage bien grand, mon père ; mais, si vous croyez le contraire, ne cherchez pas le coupable trop loin : c'est moi.

— Je m'en doutais, car j'ai vu de bien jolies fleurs dans le jardin de la veuve. J'y ai vu aussi une jeune fille charmante.

Le jeune paysan baissa les yeux.

— Est-ce que tu l'as remarquée, la fillette à Jeanne la sage?

— Oui, mon père. Et si vous ne voyez pas d'empêchement?

— Eh bien?

— Rose sera ma femme.

— Je te donne d'avance mon consentement. J'espère que le forgeron ne nous refusera pas sa fille, car je ne vois pas qu'il puisse trouver ici, à Cercelle, un meilleur parti pour elle.

— Tenez, mon père, vous me rendez bien heureux.

— Rose n'est pas une fille à dédaigner, continua le fermier sans répondre aux paroles expansives de son fils; son père est un rude tra-

vailleur qui gagne de bonnes journées et qui lui amassera sûrement un magot. Et puis, à ma connaissance, la vieille Durier n'a pas moins de quatre à cinq mille écus d'argent bien placé. Tout ça sera pour la Rose un jour. C'est donc une fille presque riche et la meilleure à choisir dans tout Cercelle. Savais-tu ça, mon garçon?

— Non, mon père. Mais pour faire le bonheur de son mari, Rose n'aurait pas besoin de cette fortune.

— Pour faire le bonheur d'un mari, je ne dis pas; mais pour en trouver un, ce n'est pas la même chose.

Le jeune homme sentit qu'il était raisonnable de ne pas répondre D'ailleurs, il n'avait point à défendre son affection pour Rose contre les idées de son père. Du moment que le fermier l'approuvait, il lui

importait fort peu que ce fût pour un motif ou pour un autre.

— Je verrai le forgeron un de ces jours, reprit le fermier ; je lui dirai deux mots de cette affaire, et nous arrangerons ça.

Charles remercia son père, et ils se séparèrent, le fermier songeant à ses foins, à ses moissons et à l'argent qu'il retirerait d'une récolte abondante; le fils, le cœur joyeux, pensant à Rose, à son mariage, à l'avenir, à toutes les joies d'une vie heureuse...

Le lendemain, dans l'espoir de voir la jeune fille, Charles ne quitta presque pas le jardin ; mais Rose ne se montra point parmi ses fleurs. Il apprit, le soir, que la veuve Durier était devenue très-malade, et que, d'heure en heure, on attendait son dernier moment.

Elle mourut quelques jours plus tard.

— Pauvre Rose ! pensa Charles, elle doit être bien malheureuse aujourd'hui.

Et, malheureux lui aussi, il regardait avec mélancolie la statuette de la Vierge, le beau lis fleuri près d'elle et toutes les fleurs de la jeune fille. Les corolles languissantes s'inclinaient sur leurs tiges à moitié desséchées. De chacune, la brise emportait, en passant, quelques pétales grillés par le soleil.

— Elles n'ont pas été arrosées depuis longtemps, se dit Charles; encore quelques jours, et toutes seront flétries. Chères petites fleurs qu'elle aime !... Mais je ne veux pas que vous mouriez, je veux qu'elle vous retrouve belles et souriantes lorsqu'elle reviendra vous visiter.

Il puisa de l'eau dans un puits et en inonda les fleurs.

IV

Un matin le fermier dit à son fils :

— Hier, je passais devant la maison du forgeron ; j'ai pensé à toi et je suis entré.

— Vous lui avez parlé ? s'écria le jeune homme.

— Sans doute, je n'avais pas d'autres raisons pour lui faire une visite.

— Que vous a-t-il répondu ? demanda Charles avec anxiété.

— Qu'il était heureux de ma demande, et qu'à ce sujet il interrogerait sa fille. Seulement il veut que dans tous les cas nous laissions passer un an avant le mariage.

— Une année ! si longtemps ?... fit le jeune homme.

— « Ma mère vient de mourir, m'a-t-il fait observer ; ce serait mal de songer à la joie et de nous réjouir au bord de sa tombe à peine fermée. » J'ai compris cela, et j'ai été de son avis.

— C'est juste, mon père. J'attendrai.

Depuis la mort de sa grand'mère, la jeune fille était encore plus rêveuse qu'auparavant. A voir sa jolie tête penchée, ses yeux demi-clos, on aurait pu croire qu'elle se courbait sous une lassitude générale, sa mélancolie prenait un caractère tout à fait alarmant.

Et Jeanne se disait souvent :

— Rose a quelque chose : une pensée secrète l'occupe. Pourquoi me la cache-t-elle ?

Dès les premières paroles que son mari adressa à la jeune fille, elle se disposa à écouter les réponses que

ferait Rose; mais, malgré elle, elle se sentait inquiète et mal à l'aise.

— Dis donc, Rose, fit le forgeron en souriant, il paraît que tu as un promis.

— Un promis, mon père! répondit la jeune fille étonnée.

— Mais oui, et un jeune homme très-bien, ma foi. Nous avons appris cela ces jours derniers.

— Et vous me l'apprenez aujourd'hui, mon père, car j'ignore...

— Oh! tu ignores...

— Je ne comprends vraiment pas ce que vous voulez dire.

— En es-tu bien sûre?

— On ne peut plus certaine, mon père.

— Je crois que tu te souviens mal, et qu'en cherchant un peu...

— Je vous assure, mon père...

— On dit pourtant, interrompit

le forgeron, que ce jeune homme causait souvent avec toi.

Rose fit un mouvement brusque et se retourna vers sa mère, une interrogation dans le regard.

— C'est son père qui nous l'a affirmé, dit Jeanne.

— Charles... Charles Blondel !... s'écria la jeune fille.

Et ses joues devinrent encore plus blanches que d'ordinaire.

— Ah ! tu vois bien que tu le connaissais, reprit Ambroise en riant.

Deux larmes jaillirent des yeux de la jeune fille.

— Rose, mon enfant ! s'écria Jeanne effrayée.

— Ce n'est rien, reprit la jeune fille avec un sourire plein de tristesse.

Elle essuya vivement ses yeux, et, s'adressant à son père :

— Vous avez vu M. Blondel, que vous a-t-il dit ? demanda-t-elle.

— Que son fils désirait t'avoir pour femme, et il t'a demandée en mariage.

— Et vous avez répondu?

— Que nous t'en parlerions.

— Eh bien, mon père, voyez M. Blondel dès demain, et dites-lui que je ne veux pas me marier.

— Que tu ne veux pas te marier? répéta Ambroise qui crut avoir mal entendu.

— Oui, mon père.

— Oh! c'est impossible! s'écria le forgeron. Rose, tu réfléchiras.

— C'est tout réfléchi, mon père.

— Charles Blondel te convient, et je suis sûr qu'il te rendrait heureuse.

— Je le crois comme vous, mon père; Charles Blondel est un bon et loyal jeune homme que j'estime.

— Ce qui ne t'empêche pas de le repousser sans pitié et sans te

soucier de la peine que tu lui feras.

— Il le faut, puisque je ne puis être sa femme.

— Pourquoi? Dis-nous au moins pourquoi.

Rose laissa tomber ses paupières sur ses grands yeux et ne répondit point.

Un regard de sa femme fit comprendre à Ambroise qu'il ne devait pas insister et qu'il n'avait plus rien à dire. Au bout d'un instant il se leva et sortit pour ne pas laisser voir son mécontentement.

Jeanne, restée seule avec sa fille, l'attira doucement sur ses genoux, la baisa au front, et, tout en lissant ses beaux cheveux :

— Tu as fait de la peine à ton père, lui dit-elle, il est parti contrarié.

— Je le regrette, chère mère ; mais j'ai dû lui répondre ainsi que je l'ai fait.

— Tu aurais pu lui donner une raison. J'ai l'habitude de lire sur ton visage : j'ai compris ton silence et deviné que tu ne dirais pas à ton père toute ta pensée ; mais à moi, tu ne dois point la cacher ; on confie tout à une mère.

— Oui, mère, tout.

— Ainsi tu vas me dire pourquoi tu ne veux pas de Charles pour ton mari. Est-ce qu'il te déplaît ?

— Non.

— Eh bien, alors, pourquoi ?

— Parce que je veux être religieuse, ma mère.

— Religieuse ! fit Jeanne dont les yeux arrondis se fixèrent sur le visage de la jeune fille.

— Oui, chère mère. Dans trois mois j'entrerai au couvent.

— C'est donc vrai? Quoi ! tu veux nous abandonner... Rose, Rose, tu ne nous aimes donc plus?

— Oh! ma mère vous savez bien le contraire.

— Et froidement tu parles d'entrer au couvent! s'écria Jeanne désolée; tu ne sais donc pas qu'une fois les portes d'une de ces maisons refermées sur toi, tu seras à jamais perdue pour nous? Nous n'avons que toi seule au monde, Rose; tu es notre joie, notre espérance, et tu veux nous condamner à te pleurer!... Mais non, tu nous aimes, nos larmes te toucheront, tu ne résisteras pas à mes baisers. Songes-y, Rose, sans toi nous ne pourrions plus vivre. Ne plus te voir chaque jour, ne plus entendre ta voix désormais!... oh! non, c'est impossible; tu ne peux le vouloir. Renonce à ce projet qui me fait frissonner de terreur, qui me brise le cœur. D'ailleurs, ton père ne te permettra pas de nous quitter, et j'espère bien que tu ne lui désobéiras point.

— Vous m'aiderez à obtenir son consentement, chère mère.

— Moi, moi !... ah ! tu ne le crois pas !...

— Il le faut.

— Mais qui donc a pu t'inspirer l'idée de te faire religieuse ?

— Dieu sans doute, ma mère ; c'est un vœu que j'ai fait volontairement.

— Un vœu ! répéta Jeanne consternée.

— Oui, le jour de ma première communion. Vous vous souvenez que je suis allée prier à l'autel de la Vierge ? continua la jeune fille.

— Je m'en souviens.

— Je pensais à vous, ma mère ; je venais de voir couler vos pleurs, je devinais toutes vos souffrances, je savais que mon père ne vous rendait pas heureuse. Alors j'ai promis de me consacrer à Dieu si mon père

redevenait digne de vous, si un jour toute sa tendresse vous était rendue. Le ciel a exaucé mes vœux ; maintenant, ma mère, c'est à moi de tenir ce que j'ai promis.

Jeanne courba son front, et, la poitrine oppressée par des sanglots, elle pressa fièvreusement sa fille sur son sein.

— Dieu t'appelle à lui, dit-elle ; que sa volonté soit faite!

Elle pleurait ; mais à travers ses larmes on voyait dans ses yeux comme le rayonnement d'une joie divine. Pour elle le sacrifice était accompli.

Le forgeron opposa à la volonté de Rose, soutenue par le consentement de sa mère, une résistance opiniâtre; la lutte dura plus de deux mois. Enfin, il se laissa persuader, et Rose partit pour la ville où l'attendaient les sœurs de la Providence.

V

Rose était toute la joie de la maison, le rayon printanier qui l'égayait ; son absence y laissa un vide que rien ne pouvait combler. Jeanne avait oublié ses chansons ; elle ne riait plus. Silencieuse et pensive en travaillant, elle se demandait sans cesse : Que fait-elle en ce moment? Pense-t-elle à nous? Est-elle heureuse? Puis son regard s'arrêtait à la place où Rose avait l'habitude de s'asseoir, et elle ne détournait les yeux que lorsque les larmes, qui coulaient à son insu, l'empêchaient de distinguer les objets. Il lui arriva plusieurs fois, croyant entendre la voix de Rose qui l'appelait, de lui répondre comme si la jeune fille eût

été près d'elle. En reconnaissant son erreur, elle soupirait. Bien souvent, debout près du lit de Rose, elle restait longtemps immobile, regardant l'oreiller sur lequel la tête de sa fille reposait autrefois. Les objets qui lui avaient appartenu, et qu'elle n'avait pas emportés avec elle, étaient conservés par Jeanne avec un soin religieux.

— Ce sont mes joyaux, disait-elle aux voisines qui venaient lui faire une visite de temps en temps.

Et l'on parlait de Rose longuement, pendant des heures entières.

Un changement notable s'était opéré également chez le forgeron; il était devenu sombre et peu communicatif; il passait dans les rues de Cercelle comme une âme en peine égarée sur la terre; ses camarades qui avaient admiré sa joyeuse humeur, sa gaieté toujours prête à pro-

voquer celle des autres, ne le reconnaissaient plus. Il se mettait à sa forge sans dire un mot, faisait rougir le fer et le tordait sur l'enclume à grands coups de marteau, et cela machinalement comme un automate; il semblait ne plus avoir en lui que la force prodigieuse des muscles et des bras. Parfois il laissait refroidir une gueuse chauffée à blanc sans songer à la travailler.

Autour de lui les ouvriers disaient :

— Durier travaille moins : il n'est plus le forgeron courageux et fort d'autrefois.

— Pourquoi me tuerais-je à battre le fer ? répondit un jour Ambroise. Je n'ai plus à amasser une dot pour ma fille ; je serai toujours assez riche.

Ces paroles étaient dites tranquillement, mais avec une amertume

profonde. Cependant il ne savait pas que, si sa fille était entrée au couvent, il en était la première cause. En lui cachant la vérité, Jeanne lui avait épargné une douleur bien autrement cruelle.

Pour Ambroise et pour Jeanne, l'hiver qui arriva fut bien triste, bien désolé. Pendant les longues veillées, assis aux deux coins de la cheminée, lui lisant, elle filant ou cousant, ils échangeaient à peine quelques paroles.

Et pourtant ils s'aimaient tout autant qu'autrefois, mieux peut-être; mais il leur suffisait d'un regard pour se comprendre.

Quand une lettre de Rose arrivait à Cercelle, c'était un jour de grande fête pour les parents. L'un après l'autre la lisait d'abord, puis une troisième lecture était faite à haute voix, soit par Jeanne, soit par son

mari. Ensuite on la serrait précieusement dans un tiroir avec les précédentes, et on la relisait au bout de quelques jours; un peu plus tard on la reprenait une fois encore, si une nouvelle lettre de la jeune fille tardait à venir.

Jeanne rencontra un jour Charles Blondel dans un sentier au milieu des champs. On était au mois de mars, la campagne commençait à reverdir. Les joues du jeune homme s'étaient creusées, son teint avait pâli; ses yeux sans éclat laissaient deviner la douleur aiguë, incessante, qui était en lui et qu'il comprimait dans son cœur. Il ne paraissait plus, lui aussi, que l'ombre de ce qu'il avait été.

En le voyant, Jeanne ressentit comme un déchirement intérieur.

— Bonjour, madame Durier, dit le jeune paysan, vous allez bien?

— Bien doucement, Charles. Mais vous?...

— Oh! moi, fit-il avec insouciance, je ne désire rien; j'accepte tout ce qui m'arrive de bon ou de mauvais, sans plaisir comme sans chagrin. Avez-vous reçu des nouvelles de mademoiselle Rose?

— Je suis allée la voir il y a quatre jours.

— Ah! comment va-t-elle?

— Assez bien. Cependant je l'ai trouvée très-changée : elle a maigri; cela m'inquiète.

— Voici la belle saison, les beaux jours lui feront du bien.

— Là-bas elle n'en profitera guère, la chère enfant.

— Elle ne parle donc pas de revenir à Cercelle?

— Non, répondit tristement Jeanne.

Le jeune homme se détourna pour essuyer une larme.

— Vous l'aimiez bien, Charles? reprit Jeanne d'une voix pleine de tendresse.

— Oh! oui, soupira-t-il; je ne l'oublierai jamais.

Jeanne lui prit la main et la serra affectueusement.

Et ils se séparèrent.

Jusqu'à la fin d'avril les parents de Rose reçurent régulièrement une lettre tous les quinze jours. Mais le vingt mai, au matin, celle qu'ils attendaient depuis le quinze n'était pas encore arrivée.

— Je le sens, dit Jeanne agitée par des craintes de toutes sortes, ma fille est malade.

Ambroise essaya de la rassurer.

Dans la soirée, elle annonça à son mari que le lendemain elle partirait pour la ville.

— Demain nous recevrons une lettre, dit le forgeron.

— N'importe; seulement je ne partirai que quand le facteur sera passé.

Ambroise ne s'était pas trompé; une lettre arriva, en effet, mais elle était d'une écriture inconnue et justifiait toutes les craintes de Jeanne.

« Votre fille est très-dangereusement malade, leur écrivait-on, et la supérieure croit de son devoir de vous prévenir. »

La voiture commandée par Jeanne l'attendait; son mari y prit place à son côté, et ils partirent ensemble. Ils ne s'arrêtèrent qu'à la porte du couvent, qui s'ouvrit devant eux aussitôt.

Une religieuse s'empressa de les conduire à la chambre de la malade. Rose, calme comme une chrétienne pleine de foi et de piété qui, après

avoir rempli son devoir sur la terre, va s'endormir dans le sein de Dieu, était mourante; mais, lorsqu'elle reconnut les visages de son père et de sa mère inclinés vers le sien, ses yeux brillèrent et un dernier sourire agita ses lèvres décolorées. Jeanne et Ambroise étaient arrivés à temps pour recevoir ses deux derniers baisers : une demi-heure plus tard, après leur avoir montré le crucifix, comme pour leur indiquer où elle avait pris sa force et où ils devaient chercher leur consolation, elle exhala son dernier soupir entre leurs bras.

Ce fut comme un coup de tonnerre qui frappa la pauvre mère en plein cœur, elle poussa un cri rauque et roula sans connaissance sur les dalles de la chambre.

Le forgeron, les doigts crispés dans ses cheveux, lançait autour de

lui des regards sombres, affolés. Sa douleur éclata dans un effrayant accès de colère. Il accusa la communauté toute entière d'avoir causé la mort de sa fille.

— Oui, disait-il, les privations qu'on lui a imposées ont détruit sa santé, elle est morte faute de soins.

— N'accusez personne de la perte de votre enfant, lui dit le vieux médecin qui avait soigné la jeune fille pendant sa maladie; le mal sous lequel elle a succombé était en elle depuis longtemps: jeune encore, elle a dû recevoir un coup violent dans la poitrine. La cause de sa mort est venue sûrement de cet accident.

A cette révélation écrasante pour lui, Ambroise poussa un sourd gémissement et se courba en deux comme si un quartier de roche fût tombé sur sa tête.

Son regard rencontra celui de Jeanne, qui, revenant à elle, avait entendu les paroles du docteur. Il n'en put supporter la fixité, ni l'expression profondément douloureuse.

— Ah ! je suis maudit ! exclama-t-il.

Et il s'élança hors de la chambre en s'écriant :

— J'ai tué ma fille ! j'ai tué ma fille !..

— Le pauvre homme ! dit une religieuse, sa douleur l'a rendu fou.

La supérieure reprit :

— Sa fille était un ange, elle priera pour lui.

Jeanne s'était agenouillée et sanglotait près du lit de Rose.

Dans la soirée, elle témoigna le désir d'emmener le corps de sa fille à Cercelle afin de l'avoir plus près d'elle. On fit les démarches nécessaires à ce sujet, et cette dernière satis-

faction lui fut donnée. Pendant la nuit et tout le jour suivant on ne put l'éloigner de la chambre mortuaire.

Vers le milieu de la seconde nuit, le cercueil, couvert d'une pièce d'étoffe blanche ornée de couronnes et de guirlandes de fleurs, fut placé sur une voiture entre deux religieuses. On partit. Jeanne suivait à pied le corps de son enfant.

A une demi-lieue de la ville, un homme se dressa tout à coup sur la route et vint se placer, tête découverte, à côté de la pauvre mère. C'était Ambroise qui depuis la veille avait disparu.

Où était-il allé? Qu'avait-il fait?

Lui-même n'aurait point su répondre à ces deux questions.

— Jeanne, Jeanne, dit-il d'une voix plaintive, je suis un grand coupable, pourras-tu jamais me pardonner?

— Je t'ai pardonné, Ambroise, le jour où tu es revenu vers moi bon et aimant, le jour où j'ai retrouvé toute ton affection, répondit-elle.

— Oh! merci, merci. La nuit dernière, j'ai voulu mourir...

— Mourir ! s'écria Jeanne : non, non, tu dois vivre, il le faut... pour la pleurer avec moi.

Le soleil levant commençait à dorer le paysage lorsqu'on aperçut les premières maisons de Cercelle.

Le curé, qui avait été prévenu, attendait le triste convoi à l'entrée du village. Presque toute la population de Cercelle était accourue, et, silencieuse, se tenait rangée des deux côtés de la route. Une foule de jeunes filles, habillées de blanc, les bras chargés de fleurs, entouraient leur bannière déployée. C'est suivie de tous ceux qui l'avaient connue enfant que Rose Durier fut con-

duite au modeste cimetière de son village.

Une humble croix de pierre fut plantée sur sa tombe. Elle portait seulement :

ICI REPOSE
LE CORPS DE ROSE DURIER
MORTE A DIX-HUIT ANS
21 MAI 1848.

Le lendemain, parmi les fleurs fanées qui jonchaient le sol autour de la croix, un beau lis, nouvellement épanoui, étendait ses racines dans la terre jetée sur le cercueil de Rose Durier. Les amateurs du merveilleux n'hésitèrent pas à croire qu'un miracle s'était accompli sur le tombeau de la jeune fille. Mais la fleur n'excitait pas seule l'étonnement des villageois : au-dessous des deux premières lignes de l'épitaphe, une

main inconnue avait gravé dans la nuit, ces mots : *Le Lys du village.* Et tout le monde lisait :

ICI REPOSE
LE CORPS DE ROSE DURIER
LE LYS DU VILLAGE
MORTE A DIX-HUIT ANS
21 MAI 1848.

Le temps et la pluie ont noirci l'inscription, mais ne l'ont pas effacée, et chaque année, au mois de mai, la belle fleur refleurit encore.

FIN DU LIS DU VILLAGE.

LE SECRET DU MUR

I

A quelques kilomètres de Poitiers se trouve le château de Vizerville. Bâti sur une hauteur, au milieu d'un site des plus pittoresques, il domine une vallée verdoyante arrosée par la Vienne. Vizerville, disent les vieilles chroniques, fut édifié vers l'an 1628 par un pauvre gentilhomme de la basse Normandie, qui avait obtenu du cardinal de Richelieu, son protecteur, en reconnaissance de services rendus à la France et au roi, le titre de comte et la main d'une riche héritière du

royaume. Mais, comme tout ce que le génie de l'homme crée, invente, le château est devenu vieux; plus d'une fois la foudre a frappé ses hautes tours, et le temps, inexorable dévastateur, a ôté chaque année quelques pierres de ses murs et de ses créneaux .En 1793, un incendie, allumé par la fureur populaire, détruisit les deux tiers du vieux manoir. Depuis on a remué les décombres, et sur les ruines on a construit une nouvelle et magnifique demeure dans le goût moderne. Cependant, ce qui reste encore des deux tours primitives et des remparts démantelés parle assez haut de la puissance et de la richesse du premier seigneur de Vizerville. Sur ces imposants débris aux pierres noircies, usées, entre lesquelles croissent les giroflées, le lichen et la ronce, deux siècles de notre histoire sont écrits, deux siè-

cles glorieux aux souvenirs éclatants : royauté souveraine au premier; au second, peuple roi. Tel qu'il est aujourd'hui, le château de Vizerville représente deux choses : le passé et le présent.

Bien que notre récit ne commence qu'à la seconde restauration, nous devons forcément parler de faits antérieurs et remonter à l'époque de la révolution française. Depuis Louis XIII, les seigneurs de Vizerville avaient toujours eu une charge importante à la cour ; le comte Olivier de Vizerville , cinquième du nom, était, en 1789, garde d'honneur de la reine Marie-Antoinette. Marié depuis peu , la jeune comtesse, sa femme, habitait comme lui tantôt à Paris ou tantôt à Versailles.

Lorsque le peuple fit entendre ses mille voix courroucées, menaçant la

royauté chancelante, et que pour première preuve de sa force il fit tomber les murs de la Bastille, la comtesse Aurélie de Vizerville venait de donner un fils à son mari. Mais le comte ne put ouvrir tout son cœur à la joie ; l'inquiétude déjà y était entrée, car bien qu'on ne pût savoir jusqu'à quels excès se porterait la colère révolutionnaire, on ne prévoyait que trop les malheurs qui allaient fondre sur la France, le roi et ceux qui lui étaient dévoués. La révolution, en effet, ne tarda pas à prendre un aspect effrayant. Les plus craintifs ou, mieux encore, les moins fidèles à la cause de Louis XVI, songèrent à se mettre à l'abri du danger. L'émigration commença.

Malgré le désir et la volonté qu'elle avait de ne pas se séparer de lui, le comte de Vizerville força sa femme à passer en Allemagne, où elle em-

mena son fils âgé de dix-huit mois; peu de temps auparavant, elle avait annoncé au comte qu'elle serait mère une seconde fois.

Après l'arrestation de la famille royale à Varennes et son emprisonnement dans la tour du Temple, le comte de Vizerville se retira dans son château. Alors il pouvait quitter la France et rejoindre sa femme, qui s'était fixée dans une petite ville de Saxe ; c'était du reste le conseil de plusieurs de ses amis qui émigraient et voulaient qu'il les suivît. Mais le comte n'était pas seulement attaché au roi et à la reine ; il aimait la royauté et il ne voulait point l'abandonner tant qu'un espoir de la sauver existait encore. Les Vendéens et les Bretons commençaient à s'agiter, on parlait de révolte contre le gouvernement républicain. —

Une puissante armée étrangère, disait-on, va entrer en France, conduite par les princes ; elle s'emparera de Paris, et le roi, délivré de sa prison, ressaisira son sceptre et remontera sur son trône, vainqueur des hommes et des choses.

La vérité était que l'Europe entière, effrayée de ce qui se passait à Paris, déclarait la guerre à la France. Le comte, prêt à mettre son épée et sa fortune au service de ses maîtres, crut devoir attendre les évènements. Mais l'espoir un instant caressé par les fidèles amis du roi ne devait point se réaliser. La coalition allait être repoussée par les soldats de la République, et le malheureux Louis XVI devait payer de sa tête les erreurs des rois Capétiens.

Le comte de Vizerville fut dénoncé à la Convention comme ayant des

relations avec les ennemis du gouvernement. Un matin, son château fut envahi par une troupe de républicains, et il fut arrêté ainsi qu'un serviteur dévoué qu'il avait gardé près de lui. Tous deux furent conduits à Paris et enfermés à la prison de l'Abbaye pour y attendre leur jugement.

Madame de Vizerville ne sut l'arrestation de son mari qu'en apprenant sa mort. Le comte était, lui dit-on, au nombre des victimes massacrées devant la prison de l'Abbaye, le 2 septembre 1792.

La douleur de la comtesse fut immense; le temps parvint sans doute à la calmer, mais le cœur de l'épouse ne put jamais oublier la perte qu'elle avait faite. D'abord, elle sentit son âme envahie par un sombre découragement; elle eut peur de ne plus aimer assez la vie. Cependant, un

devoir impérieux lui ordonnait de vivre. Elle voulut se rendre forte contre la douleur, afin de ne pas se laisser briser par elle. Une main posée sur la tête blonde de son fils, et penchée sur un berceau où sommeillait une petite fille à figure d'ange, elle fit le serment de vivre pour ses deux enfants et de se consacrer entièrement à leur bonheur et à leur avenir.

Elle passa quatorze années en Allemagne. Avec beaucoup d'ordre et d'économie, grâce à ses diamants et à l'argent qu'elle avait emporté de France, elle put y vivre modestement, sans pourtant rien négliger pour l'instruction du jeune comte de Vizerville. Quant à sa fille, elle n'avait pas voulu confier à d'autres qu'à elle le soin de son éducation. La fin de ses ressources la décida à revenir en France. Elle trouva ses

propriétés et celles de son mari occupées par des étrangers qui les avaient achetées, à l'exception du château de Vizerville pourtant. Mais, comme nous l'avons dit plus haut, un incendie l'avait presque totalement détruit. La comtesse se résigna néanmoins à l'habiter. Par un heureux hasard, le parc, un des plus beaux du Poitou, n'avait pas été vendu non plus.

Necessité ordonne, dit un proverbe de tous les pays. Forcée de se procurer un revenu suffisant pour ne pas avoir à souffrir de la pauvreté, Madame de Vizerville eut l'idée d'exploiter le parc, et elle en transforma une partie en terres labourables et en prairies.

Un homme du pays, pauvre et père de cinq enfants déjà grands, devint son fermier; elle le logea dans un bâtiment assez bien conservé que

le jardinier du château habitait autrefois.

La comtesse n'eut qu'à se louer d'avoir mis son projet à exécution; la récolte de la première année fut assez satisfaisante pour lui ôter toute inquiétude sur l'avenir.

Le jeune comte Edgard de Vizerville arriva à l'âge de dix-huit ans. Sa mère se dit alors que son fils ne pouvait rester plus longtemps au château, car il manquait à son éducation de gentilhomme quelques années de voyage en Europe. Aussi malgré le chagrin que devait lui causer uneséparation toujours cruelle, elle s'occupa sans hésiter, des préparatifs du départ. Le plus embarrassant pour la comtesse était de se procurer la somme d'argent nécessaire ; cette difficulté fut levée par un homme des environs de Vizerville, appelé Maillard , de-

venu puissamment riche pendant la Révolution. M. Maillard mit sa bourse à la disposition de la pauvre châtelaine, en lui disant qu'elle pourrait y puiser aussi souvent qu'elle le voudrait. Le comte Edgard partit accompagné de son précepteur.

II

On était à la fin du mois de juillet de l'année 1815. Après la funeste journée de Waterloo, Louis XVIII venait de rentrer à Paris pour la seconde fois. La comtesse Aurélie et sa fille, Mathilde de Vizerville, étaient assises dans un petit salon où, toutes deux, elles aimaient à se retirer pour y faire une heure de lecture ou se livrer à quel-

ques travaux à l'aiguille. Ce salon était meublé avec une certaine recherche. Des portraits de famille, très-bien conservés et échappés par miracle à l'incendie du château, garnissaient les murs. Les rayons d'une bibliothèque, style Louis XV, étaient chargés de livres précieux et d'une grande rareté. La comtesse venait de décacheter une lettre et la lisait des yeux avec rapidité ; Mathilde avait interrompu sa lecture, et, le regard fixé sur sa mère, elle cherchait à deviner ce que contenait la lettre, en saisissant une à une les expressions diverses qui se peignaient sur le visage de madame de Vizerville. Celle-ci, ayant achevé de lire, se tourna vers la jeune fille et surprit son attention curieuse et interrogative ; mais loin de s'en montrer mécontente, un doux et tendre sourire s'épanouit sur ses lèvres. Aussitôt,

le pâle et gracieux visage de Mathilde parut rayonner de joie.

— Vous êtes heureuse, chère mère, dit-elle; pouvez-vous me dire ce que vous annonce cette bonne lettre de mon frère?

— Deux choses qui me rendent en effet bien heureuse, répondit la comtesse ; la première, c'est le bienveillant accueil qui lui a été fait par le roi et par Son Altesse le comte d'Artois. Le prince a daigné lui serrer la main et lui dire :

« Nous n'avons point oublié, comte, les services rendus à notre maison par M. de Vizerville, votre père. Le roi ne sera pas ingrat, il sait ce qu'il doit aux fils de ceux qui ont payé de leur vie leur attachement au trône et à la personne royale ; comptez donc sur notre bon vouloir à vous être agréable ainsi qu'à la comtesse votre mère. »

— Voilà des paroles bien affectueuses, chère mère, et qui sont pleines d'espoir pour l'avenir d'Edgard.

— Aussi ton frère espère-t-il entrer dans la maison militaire du comte d'Artois.

— Sa foi dans les promesses que le prince lui a faites il y a trois ans, lorsqu'ils se sont rencontrés en Suisse, n'a pas été trompée.

— Enfin, ton frère m'écrit que dans trois ou quatre jours au plus tard il sera près de nous.

— Quel bonheur! s'écria la jeune fille avec une joie extrême; savez-vous, chère mère, qu'il y a près de deux ans que nous n'avons eu le bonheur de l'embrasser?

— C'est vrai, répondit la comtesse.

Et une nuance de tristesse douloureuse altéra l'admirable sérénité de son visage. Elle pensait, sans

doute, à sa grandeur passée et à sa médiocrité présente, à son peu de fortune, qui ne lui permettait pas d'accompagner et de suivre partout son fils adoré.

Mathilde ne vit point cet assombrissement subit, car elle avait baissé ses beaux yeux. Elle aussi était sous l'impression d'une pensée intime.

— Est-ce que mon frère vient seul? demanda-t-elle après un moment de silence.

Par un effort de sa volonté puissante, la comtesse avait déjà chassé la pensée qui l'entraînait vers un passé tant regretté; la question de sa fille lui rappela qu'elle n'avait pas perdu toutes ses joies et que le bonheur de ses enfants devait compter pour quelque chose. Son regard reprit son éclat et le sourire revint sur ses lèvres. Elle regarda sa fille

avec une expression de tendresse infinie. Mathilde comprit qu'elle était devinée et un rouge vif colora ses joues; puis ses yeux se fixèrent de nouveau sur le parquet.

La comtesse ne fit aucune réflexion; elle aurait craint d'augmenter le trouble de la jeune fille. Elle se borna à répondre :

— Le marquis de Charmoy sera son compagnon de voyage.

On a déjà compris que le marquis de Charmoy était l'ami intime du jeune comte de Vizerville, et qu'il occupait une place déjà grande dans le cœur de la charmante Mathilde.

Quelques années auparavant, le comte Edgard avait fait à Vienne la connaissance du marquis. Ruinés l'un et l'autre par la Révolution, ayant à peu près le même âge, la même manière de penser, les mêmes goûts et voyageant tous deux pour

s'instruire, ils se virent souvent, parcoururent ensemble plusieurs pays, et s'offrirent bientôt une amitié qui fut réciproquement acceptée. Deux fois, en trois ans, le marquis accompagna le jeune comte à Vizerville. Ayant déjà pour le frère une vive amitié, son cœur s'ouvrit d'autant plus vite au sentiment que lui inspira la sœur; il l'aima de toutes les forces de son âme. Pendant quelque temps, il fut assez habile pour cacher ses pensées au comte; mais un jour que ce dernier le raillait doucement sur son air rêveur et préoccupé, son secret lui échappa. Edgard, ivre de joie, sauta au cou du marquis, l'appela son frère; il voulait que le mariage se fît immédiatement, car, disait-il, il est impossible que ma sœur soit restée indifférente au mérite et aux rares qualités de mon cher de Charmoy.

Le marquis ne pouvait qu'être heureux d'une aussi vive démonstration; peut-être partageait-il un peu la confiance de son ami : malgré les instants de doute, on est en général si croyant quand on aime! D'ailleurs, sans aucune fatuité, M. de Charmoy avait bien pu interpréter à son avantage certains embarras et quelques regards peu assurés de Mademoiselle de Vizerville. Mais le marquis était raisonnable. Il calma la pétulance de son ami, en lui disant :

— Je serais de ton avis , cher comte, et je n'hésiterais pas à demander dès aujourd'hui la main de ta charmante sœur, si ma pauvreté présente ne me paraissait pas une raison suffisante pour comprimer les élans de mon cœur.

— Mais Mathilde est pauvre aussi, interrompit Edgard, qui crut voir

une crainte dans les paroles du marquis.

— Raison de plus, mon ami, pour que je n'unisse pas la destinée de ta sœur, digne de porter une couronne de reine, à celle d'un pauvre diable, tout marquis qu'il est. Ce que j'ai rêvé pour Mademoiselle de Vizerville, marquise de Charmoy, ce n'est pas une vie étroite, mesquine, étouffée au fond d'une province entre les murs mélancoliques d'un château vermoulu, habité par des hiboux ; non, car cette vie serait une mort anticipée ; ce que j'ai rêvé pour ma femme, c'est une existence heureuse, enviée par les plus riches et entourée de tout l'éclat, de toutes les félicités que procure la fortune. Quand la femme est née pour régner, briller et être admirée, si le monde lui manque, la plus grande affection ne saurait lui don-

ner qu'un bonheur imparfait. Les femmes sont comme les étoiles, cher comte; pour être belles, rayonner, éblouir, il faut qu'aucun nuage ne passe devant elles. Attendons, il y a beaucoup de mécontents en France; d'un moment à l'autre, les choses peuvent changer.

Un an s'était écoulé depuis cette conversation, lorsque les deux amis revinrent pour la seconde fois au château de Vizerville. A la suite du comte, le mouvement, le bruit, le rire et la gaîté s'installaient au vieux manoir, tout surpris de perdre son silence habituel. La comtesse, fêtant le retour de son fils, oubliait les peines passées, les soucis du présent, et semblait rajeunie de dix années. Mathilde emplissait son cœur de joies longtemps attendues. Il n'était pas jusqu'aux lierres séculaires, grimpant le long des grands murs

verdâtres, qui ne parussent frissonner d'aise au souffle caressant d'une brise réjouie.

Comme la première fois, le marquis n'eut pas à se plaindre de la réception qui lui fut faite. L'ami de son fils pouvait-il être considéré par la comtesse comme un étranger? Quant à Mathilde, nous connaissons ses sentiments à l'égard du jeune homme.

Un jour qu'elle se promenait tête à tête avec son frère dans une allée du parc, le comte lui adressa brusquement cette question :

— Comment trouves-tu le marquis de Charmoy?

La jeune fille demeura interdite ; ses yeux se fixèrent sur les brins d'herbe que foulaient ses pieds, et son visage rougit ainsi qu'une cerise qui regarde le soleil de juin.

— Je comprends, reprit le comte

en souriant malicieusement ; chère petite sœur, tu n'as plus rien à m'apprendre. Allons, lève sans peur tes jolis yeux, et, malgré le plaisir que je ferais à mon ami si je lui racontais ton embarras, je te promets de ne lui en point parler.

Mathilde jeta ses bras au cou de son frère et l'embrassa avec effusion. Deux larmes, limpides comme des gouttes de rosée, baignèrent les cils de ses paupières baissées.

Le soir même le marquis de Charmoy et Mlle de Vizerville étaient fiancés.

Revenons maintenant à la comtesse, que nous avons laissée venant de lire la lettre qui lui annonçait la prochaine arrivée de son fils et du marquis.

Sa fille étant devenue silencieuse, elle réfléchit un instant, ouvrit un buvard et traça rapidement quel-

ques lignes sur une feuille de papier.

Puis, le billet plié et l'adresse mise au dos, elle agita le cordon d'une sonnette.

Une belle Poitevine, grasse, fraîche et rouge comme une pivoine, se montra à la porte du salon.

— Annette, lui dit la comtesse, veuillez porter immédiatement cette lettre à M. Maillard.

— A M. Maillard, oui, notre dame, fit la grosse fille.

Elle prit le billet des mains de la comtesse et partit.

— Avez-vous donc encore besoin d'argent, chère mère ? demanda la jeune fille.

— Sans cela écrirais-je à M. Maillard? Edgard me prie de lui trouver cinq mille francs qui lui sont nécessaires pour louer et meubler, à Paris, un petit logement, en atten-

dant que le prince... Cinq mille francs ! cette somme est bien modeste. Pauvre Edgard !...

— Oh ! pourquoi sommes-nous forcés de recourir à ce M. Maillard, dit Mathilde avec amertume.

— C'est un homme obligeant, reprit la comtesse, et puisque notre position l'exige...

— Obligeant ! répéta la jeune fille avec un sourire dédaigneux ; bien certainement les semblants de générosité de cet homme vous abusent, chère mère. Plus d'une fois il nous a rendu service ; il s'est toujours montré pour vous et pour moi d'une politesse qui va jusqu'à l'humilité ; pourquoi donc m'inspire-t-il une répugnance invincible, quelque chose qui ressemble à de l'aversion ? Cet homme est méchant, ma mère.

— Je ne le crois pas, Mathilde, et je suis affligée de t'entendre porter

sur M. Maillard un jugement sans doute irréfléchi.

— Puissé-je me tromper, ma mère, et acquérir la certitude que M. Maillard, empressé à vous être agréable, n'a pour cela aucun motif caché et inavouable. Pourquoi, depuis quelque temps surtout, vient-il si souvent au château sans y être appelé?

— Il est notre voisin, nous sommes ses obligées et il nous fait des visites d'ami.

— Comme vous, je veux le croire, ma mère; mais nous le verrions moins souvent s'il pouvait deviner combien je souffre en sa présence; sa voix, à laquelle il donne une douceur empruntée, me tourmente et m'irrite; quand ses yeux s'arrêtent sur moi, je sens son regard sans le voir : c'est comme plusieurs pointes acérées qui pénètrent dans ma poitrine. Oh! si je me laissais per-

suader par toutes mes craintes, folles peut-être, je verrais notre bonheur à tous menacé par M. Maillard.

Mme de Vizerville garda le silence. Elle prit machinalement son travail, fit quelques points et s'arrêta ; sa tête, lourde de pensées, s'inclina sur son sein. Que se passait-il en elle? Les paroles de sa fille venaient-elles de faire jaillir une subite lumière et de l'éclairer sur le caractère et les véritables intentions du millionnaire parvenu?

Les éclats d'une voix courroucée arrachèrent la comtesse à sa rêverie. Elle se leva vivement et courut à la fenêtre pour voir ce qui se passait au dehors. Mathilde y arriva aussitôt qu'elle. Toutes deux regardèrent.

III

M. Maillard, rouge ou plutôt violet de colère, luttait corps à corps contre un homme tout à fait inconnu à la comtesse et à sa fille. Ce personnage paraissait être d'une force musculaire peu commune pour son âge, car, à moins que la maladie ou le chagrin n'eût vieilli son visage on ne lui aurait pas donné moins de soixante-dix ans. Dans la lutte, sa coiffure, un vieux bonnet de laine rapiécé étant tombée à terre, on voyait se hérisser les quelques cheveux gris clair semés sur son crâne nu. Son front était sillonné en tous sens de rides profondes. Une longue barbe grise, rude et inculte, couvrait son visage tanné par le hâle et en dissimulait la maigreur effrayante.

Son costume se composait d'un pantalon, jadis rouge, troué comme un crible et d'une capote longue, en gros drap gris, dont les lambeaux étaient rattachés ensemble avec des bouts de ficelle. La poussière ramassée sur les chemins, et qui formait autour de ses pieds une sorte d'enduit jaune et dur, lui tenait lieu de chaussures.

Au bout d'un instant, M. Maillard étant parvenu à se dégager de l'étreinte du vieillard, s'élança dans l'intérieur du château dont il referma vivement la porte derrière lui.

Alors l'inconnu mit ses mains sur sa tête, regarda tour à tour la porte, les bâtiments restés debout et les murs renversés; puis il s'assit sur une pierre en murmurant des paroles inintelligibles.

— Pauvre vieillard, dit Mathilde avec des larmes dans la voix, quelle

horrible misère! Comme il doit être malheureux!...

La comtesse s'éloigna de la fenêtre pour rendre à M. Maillard, qui venait d'entrer, son salut obséquieux.

M. Maillard était un gros homme court, à la tête énorme, ronde comme une boule. Outre des cheveux épais et d'un noir sombre, cette tête était encore ornée de deux petits yeux fauves d'une mobilité fatigante; sa bouche difforme était d'une dimension à faire pâmer d'aise les plus grandes et son large nez s'aplatissait sur sa face avec une insolente exagération. A ce portrait fidèle, ajoutez une démarche ayant de l'analogie avec l'allure d'un canard engraissé, des manières souvent ridicules, communes toujours, et vous aurez une idée du personnage si peu sympathique à Mlle de

Vizerville. Ses joues enflées par la colère, le désordre de ses vêtements et le col de sa chemise déchiré lui donnaient, à son entrée dans le salon, un aspect des plus grotesques.

— Asseyez-vous donc, monsieur Maillard, dit la comtesse en lui montrant un siége. Nous venons d'être témoins de votre rixe dans la cour du château. Mon Dieu, comment cette querelle est-elle donc venue? Est-ce que vous connaissez cet homme? Qui est-il?

— Je l'ignore, madame la comtesse; mais ce ne peut être qu'un misérable insensé échappé d'une maison d'aliénés ; tout, d'ailleurs, me le fait supposer : son silence, ses gestes et surtout son regard effaré.

— C'est bien étrange; cet homme est dangereux et à craindre.

— Je le crois comme vous, ma-

dame la comtesse; mais je saurai bien l'empêcher de nuire, car, dès ce soir, je le ferai arrêter.

En entendant cette menace de M. Maillard, Mathilde ressentit un malaise subit; son cœur se serra comme sous une pression violente. Pourquoi cette pitié exagérée pour un inconnu, un être nuisible selon les apparences? Mathilde n'eût pu le dire. Elle se rapprocha de la fenêtre, jeta un coup d'œil sur le vieillard, toujours assis dans la cour, et sortit du salon pour ne pas gêner la conversation que sa mère allait avoir avec M. Maillard.

— Enfin, reprit Mme de Vizerville, ce malheureux s'est donc jeté sur vous sans motif, sans raison?

— Sans raison, en effet, comme une bête féroce sur sa proie. Du reste, si cela peut vous faire plaisir de savoir comment la chose est

arrivée, je puis vous le raconter.

La comtesse fit un signe de tête. M. Maillard reprit :

— Aussitôt votre lettre reçue, je me rendais à votre gracieuse invitation de venir au château, lorsqu'en approchant de l'entrée extérieure, je remarquai l'individu en question debout, immobile comme un bloc de pierre, le dos collé au mur. C'est un mendiant, pensai-je, et, sans y faire autrement attention, je sonnai. La grille s'ouvrit. Aussitôt l'homme se détacha du mur, et, d'un bond, se précipita dans la cour. — Où allez-vous? Que voulez-vous? lui demandai-je. — A ma voix il se retourna, mais ne répondit point. Son regard, fixé sur moi, me parut effrayant. Il me vint alors à la pensée que ce pouvait bien être un malfaiteur. — Qui êtes-vous? lui criai-je. — Pas plus de réponse

que la première fois. Il s'avança vers le château avec l'intention évidente d'y entrer. A mon tour, je traversai rapidement la cour et arrivai à temps pour me placer entre lui et la porte. Il voulut passer outre. Tournez-moi les talons, lui dis-je, et vite. Il fit entendre une sorte de grognement et s'avança sur moi, bien résolu à passer quand même. Je le pris par le bras pour le repousser ; c'est alors qu'il s'est jeté sur moi comme un furieux. Je ne sais ce qui serait arrivé s'il eût eu affaire à un homme beaucoup plus faible que lui : il m'aurait probablement étouffé entre ses bras nerveux.

— Oh! c'est affreux, affreux ! s'écria la comtesse effrayée. La présence de cet homme dans les environs m'inspire une crainte qui va jusqu'à la terreur.

— Rassurez-vous, madame la comtesse; comme je vous l'ai dit, cet homme n'est qu'un pauvre fou, et demain il n'épouvantera plus ni vous ni personne. Je me charge d'en débarrasser Vizerville. Maintenant, si vous le permettez, je vous demanderai ce qui m'a procuré l'honneur d'être appelé au château aujourd'hui?

— Cet homme, le danger que vous avez couru, monsieur Maillard, me l'ont fait oublier un instant. Il s'agit d'un nouveau service que j'ai à vous demander.

Pour dissimuler son contentement, M. Maillard prit le visage et l'air d'un magistrat qui s'apprête à entendre les aveux d'un criminel.

— Dans quelques jours, continua la comtesse, mon fils arrive à Vizerville.

— Ah! vous attendez M. le comte Edgard? fit M. Maillard.

— Oui, monsieur, reprit la comtesse, et c'est pour lui...

— Vous savez, madame la comtesse, que je vous suis tout dévoué ainsi qu'à vos enfants.

— C'est vrai, monsieur Maillard.

— Quelle est donc la somme dont vous avez besoin ?

— Cinq mille francs; c'est peut-être beaucoup?

— Cinq mille francs! oh! une bagatelle, madame la comtesse.

Le cœur de la pauvre femme se serra péniblement en entendant traiter de bagatelle, comme elle aurait pu le faire autrefois, une somme qui était devenue énorme pour elle.

— Ainsi, mon cher monsieur Maillard?... dit-elle.

— Ces cinq mille francs vous seront apportés le jour que vous voudrez, madame la comtesse.

— Aux mêmes conditions que les

emprunts précédents, n'est-ce pas, monsieur Maillard?

— Sans condition aucune, madame la comtesse.

— Sans condition, répéta la comtesse.

Et se redressant avec fierté :

— Que voulez-vous dire, monsieur Maillard? demanda-t-elle d'un ton sec.

— Je n'ai certainement pas eu l'intention d'offenser madame la comtesse, répondit-il humblement; je regrette que mes paroles aient été mal interprétées.

— J'ai moi-même le regret de m'être trompée, répliqua la comtesse d'une voix adoucie.

M. Maillard releva la tête et sourit.

— Vous en serez convaincue, dit-il, quand vous aurez entendu la demande que moi aussi j'ai à vous faire.

— Une demande ! fit la comtesse étonnée. Parlez, monsieur Maillard, je vous écoute.

— Je suis, vous le savez, le fils unique d'un ancien notaire de Poitiers, homme des plus honorables. Une excellente étude et diverses spéculations heureuses ont enrichi mon père. Il est mort en me laissant une fortune de deux millions, que depuis j'ai encore augmentée d'un joli petit million. Or, madame la comtesse, je me suis dit qu'avec ma fortune, je pouvais relever l'éclat de votre maison, en enrichissant M. le comte votre fils, et rendre heureuse Mlle de Vizerville en l'épousant. C'est donc la main de votre fille, madame la comtesse, que j'ai l'honneur de vous demander. Je n'ai qu'un nom très-obscur ; mais par le crédit de votre famille, une des plus anciennes de France, et de l'or,

je suis persuadé qu'on ne me refusera pas le titre de baron ; mon ambition, du reste, ne va pas plus loin.

M. Maillard, ayant fini de parler, attendait la réponse que la comtesse, muette de surprise, ne songeait pas à lui faire. Elle se demandait ce qu'elle devait penser des paroles qu'elle venait d'entendre, si elle devait en rire ou se fâcher. La prudence seule l'empêcha de répondre avec indignation.

— Ma fille, monsieur Maillard, dit-elle, n'a jamais eu l'espoir d'épouser un homme aussi riche que vous. Quant à son frère, il n'acceptera jamais d'argent, ni rien de semblable de la main de l'époux de sa sœur. Dans notre famille, on ne veut la fortune qu'après l'avoir courageusement ou glorieusement acquise ; si elle ne se laisse pas at-

teindre, on supporte vaillamment la pauvreté. Je voudrais pouvoir vous dire : je transmettrai votre demande à ma fille et vous dirai sa réponse; mais Mlle de Vizerville dépend de son frère qui l'a promise; cette promesse, je l'ai ratifiée, et je sais que Mathilde est heureuse de cette union projetée et désirée par son frère.

— En vérité, je ne m'attendais guère à ce qui m'arrive. Etre ainsi repoussé, brusquement, sans espoir, c'est dur.

En disant ces mots la figure de M. Maillard prit une expression de dureté cruelle qui fit tressaillir la comtesse.

— Mon devoir était de vous dire la vérité, monsieur Maillard, fit-elle.

— Sans doute, madame, et je vous en remercie. Croyez donc que je ne

verrai pas sans douleur nos anciennes relations rompues.

— Que dites-vous, monsieur Maillard, ne suis-je pas votre obligée? Pourquoi cesseriez-vous d'être notre ami?

— Vous avez votre fierté, madame la comtesse, et moi mon amour-propre. Dans la situation présente, vous devriez comprendre qu'il ne peut plus y avoir rien de commun entre le château de Vizerville et la maison de monsieur Maillard.

La comtesse sentit un frisson glacé courir sur son corps.

M. Maillard poursuivit :

— Vous parliez tout à l'heure des conditions auxquelles je vous ai prêté différentes sommes. Vous souvenez-vous de ces conditions, madame?

— Certainement, monsieur.

— Il est dit que si les intérêts n'étaient pas payés aux échéances, le remboursement du capital serait exigible immédiatement.

— Je le sais, monsieur.

— Vous me devez la rente de deux années sur un capital de vingt-cinq mille francs, madame la comtesse ; je suis donc parfaitement dans mon droit en vous réclamant, aujourd'hui même, la somme de vingt-sept mille cinq cent soixante-deux francs cinquante centimes.

— Aujourd'hui! vous ne parlez pas sérieusement, monsieur Maillard.

— Veuillez croire cependant que je suis très-sérieux, madame la comtesse.

— Oh ! c'est impossible, vous n'exigerez pas cela ! s'écria la comtesse qui commençait à voir que sa fille ne s'était pas trompée dans son jugement sur M. Maillard.

— C'est mon droit, dit froidement le millionnaire.

— Mais ce serait affreux, monsieur ; cet acte indigne serait blâmé par tous les honnêtes gens.

— Vous croyez, madame? Que m'importe, quand ma conscience ne me reproche rien, le jugement des autres m'est fort indifférent.

— Votre conscience! fit la comtesse avec mépris; si vous n'êtes pas un méchant homme, elle doit déjà vous avoir dit toute l'indignation que m'inspire votre conduite.

— Mon Dieu, madame, nous avons deux manières bien différentes d'envisager les choses. Cela tient sans doute à la distance qui nous sépare. Je ne suis ni comte, ni marquis; mes écus sont ma noblesse, à moi; j'en fais l'usage qui me convient.

— C'est bien, monsieur, reorit

Mme de Vizerville avec dégoût, le remboursement sera fait; vous accorderez bien un délai d'un mois, j'espère.

— Impossible! madame.

— Comment! impossible? Vous savez bien que je n'ai pas cette somme.

— Cela ne me regarde pas, dit durement M. Maillard en se levant.

Il arrêta son regard cruel sur la malheureuse femme écrasée, lui jeta un adieu brutal et sortit.

— Cet homme n'a pas de cœur! s'écria la comtesse; il sera sans pitié. Oh! mes enfants, mes pauvres enfants!...

Elle voila son visage de ses mains, et ses larmes, longtemps retenues, coulèrent en abondance.

IV

En quittant sa mère, qu'elle laissait avec M. Maillard, Mlle de Vizerville était descendue au rez-de-chaussée où se trouvait la pièce servant de cuisine et d'office.

— Ce malheureux assis dans la cour, à notre porte, a peut-être faim, s'était-elle dit. Il ne faut pas qu'il s'en aille sans recevoir une aumône du château.

Elle fit couper dans la miche une énorme tranche de ce pain bis dont sa mère et elle mangeaient chaque jour; sur cette tranche de pain elle mit elle-même un morceau de lard cuit; elle y ajouta une cruche de bon cidre et pria Annette de porter le tout au vieillard. Mais la grosse servante n'avait pas dans l'inconnu

une grande confiance ; elle était du reste plus peureuse que brave; elle se récria très-fort et refusa net d'obéir à sa jeune maîtresse.

— C'est bien, Annette, dit la jeune fille, je vais faire ma commission moi-même.

— Y pensez-vous, mam'zelle, fit la Poitevine avec terreur ; ce méchant homme est capable de vous faire du mal.

— Vraiment! Annette, je ne vous savais pas si facile à effrayer, dit Mathilde en souriant. Je croyais vous avoir entendu dire que vous n'aviez jamais peur de rien, ni le jour, ni même la nuit.

— Quand j'ai une lanterne, observa la servante.

— Et que vous vous faites accompagner par votre cousin François, ajouta la jeune fille en riant de tout son cœur.

— Vous riez, mam'zelle, mais si vous aviez vu comme moi.

— Quoi donc ?

— Le fantôme blanc, répondit Annette en frissonnant.

— Ah ! vous avez vu un fantôme, Annette.

— Pas plus tard qu'hier soir, mam'zelle, au milieu des ruines.

— Est-ce qu'il vous a parlé, Annette ?

— Oh ! que nenni. Les fantômes ne parlent pas.

— Je parie qu'il s'est sauvé en vous voyant.

— C'est vrai, mam'zelle, et je me suis sauvée aussi.

— Ce qui prouverait que vous avez eu peur tous les deux. Croyez-moi, Annette, les plus gros fantômes sont dans votre tête. Quant à celui que vous avez cru voir dans les ruines, c'était sans doute une

pierre blanche éclairée par les rayons de la lune ou peut-être la lumière de votre lanterne.

En ce moment, la fenêtre mal fermée s'ouvrit brusquement et une figure jaune, maigre et allongée se montra dans l'encadrement

Annette poussa un grand cri et s'affaissa derrière un meuble.

— Le fantôme! le fantôme! répétait-elle d'une voix éteinte.

Ce fantôme n'était autre que le vieillard inconnu.

Il regardait Mathilde avec une agitation étrange. Son regard n'avait plus rien de farouche ; sa rude physionomie elle-même s'était adoucie jusqu'à la tendresse. Sa bouche souriait et ses mains sèches se tendaient toutes tremblantes vers la jeune fille.

— Oh! il a faim, dit Mlle de Vizerville profondément émue.

Elle prit sur la table le pain et le lard, s'approcha de la fenêtre et tendit son aumône au malheureux.

Celui-ci la prit d'une main et, de l'autre, saisit le bras de la jeune fille.

Mathilde effrayée jeta un petit cri de surprise et se retira vivement en arrière. Alors le vieillard regarda tristement la jeune fille en remuant la tête comme pour lui dire : « Je ne voulais pas vous faire de mal. » Et deux grosses larmes tracèrent deux lignes luisantes sur ses joues creuses.

Mathilde comprit à la douleur du pauvre homme qu'elle s'était montrée cruelle. Elle se rapprocha de lui et lui tendit sa main qu'il baisa à plusieurs reprises.

— Aussi bonne que belle, murmura-t-il.

Et, tout joyeux, sans cesser de regarder la jeune fille, il mordit dans son pain.

Pendant ce temps, Annette s'était à peu près rassurée; elle sortit de sa cachette et hasarda quelques pas en glissant contre la muraille. Comme tous ceux dont le courage ne connaît plus d'obstacle quand le danger est passé, Annette, voyant que son fantôme n'était pas du tout terrible, et qu'il s'apprivoisait très-bien, devint d'une hardiesse, d'une audace même vraiment merveilleuse.

— Mam'zelle Mathilde, vous n'y songez pas, dit-elle, ce cher homme du bon Dieu mange et ne boit pas; il doit avoir soif, bien soif.

— C'est juste, dit la jeune fille en prenant la cruche.

Mais Annette la lui retira des mains.

— Laissez donc, mam'zelle, est-ce que je ne suis pas bonne pour servir ce pauvre vieux?

Elle emplit un grand verre jusqu'au bord et le donna à l'inconnu. Il le vida d'un trait. Annette le remplit de nouveau.

Après avoir mangé et vidé son quatrième verre de cidre, l'homme salua les jeunes filles en souriant et s'éloigna de la fenêtre.

M. Maillard sortait du château; il se trouva face à face avec le vieillard. Mathilde le vit très-pâle; elle put supposer que c'était l'effet de la rencontre. Intérieurement elle s'en réjouit.

— Fou, arrière! cria M. Maillard.

L'homme, sans bouger d'un pas, croisa ses bras sur sa poitrine et fit entendre un rire sonore.

— Idiot, grommela le million-

naire, nous verrons tout-à-l'heure si les gendarmes te feront rire.

Comme s'il eût entendu et compris le sens de ces paroles, le vieillard mesura d'un coup d'œil la taille de son ennemi, fit une grimace dédaigneuse et se tourna d'un autre côté.

M. Maillard voyant le chemin libre s'empressa de s'esquiver. Mais avant de sortir de la cour il lança sur le château un regard si plein de haine, que Mlle de Vizerville en frémit jusqu'à la racine des cheveux.

Dans la soirée, des gendarmes et une vingtaine de paysans armés de bâtons se mirent à la recherche de l'inconnu ; ils fouillèrent les alentours du château, le parc, les bois et les haies sans aucun résultat. L'homme avait disparu.

En le traitant de fou, M. Maillard ne s'était pas trompé. Si l'on eût consulté les vieux registres de

Bicêtre, on aurait appris que le vieillard y avait été enfermé pendant vingt-trois ans. Un matin, on l'avait trouvé à Paris, près de la Seine, sous un pont. Ses habits étaient déchirés, souillés de boue et couverts de sang. A ceux qui l'interrogèrent, il ne répondit qu'en branlant la tête. On devina qu'il était fou.

Une bonne vieille femme, qui demeurait près du quai, le reçut chez elle. Elle lui lava le visage et les mains et le réchauffa devant un grand feu. Il avait à peu près repris ses forces, quand une troupe d'hommes, de femmes et d'enfants passa devant la maison de la vieille en poussant des cris horribles. Les cheveux du fou se hérissèrent, ses dents grincèrent avec bruit, ses yeux égarés avaient des regards affreux, tout son corps tremblait.

— Les voilà, les voilà! s'écria-t-il.

Il bondit sur ses jambes et s'élança hors de la maison, brandissant une pelle à feu dont il s'était emparé. A la voix de la vieille femme, quelques hommes se mirent à la poursuite du fou et parvinrent à se saisir de lui. Il était devenu furieux. On le conduisit à Bicêtre où il fut enfermé dans un cabanon. Quelques jours après, quand il fut un peu plus calme, on le questionna. On voulait savoir qui il était, ce fut en vain, le malheureux avait oublié son nom!

Les médecins essayèrent de le guérir; mais après quelques jours de tranquillité, le malade reprenait tout à coup sa fureur; le moindre bruit suffisait pour le replonger dans son triste état.

— La prison, la prison, toujours la prison! criait-il.

Il brisait tout ce qui tombait sous sa main. Alors on l'enchaînait dans son cabanon; il poussait des cris effrayants, il se tordait dans une rage impuissante et finissait par tomber sans force, après d'atroces convulsions.

Au bout de quelques années, sa folie changea de caractère : les accès de fureur, devenus de plus en plus rares, cessèrent complétement. On crut pouvoir lui ouvrir la porte du cabanon et lui laisser un peu plus de liberté. Il en profita, pour chercher à s'évader. Son idée fixe était de se sauver de Bicêtre.

Après plusieurs tentatives inutiles, il avait pu, enfin, tromper la surveillance des gardiens. Libre, il s'était mis à marcher, ignorant où il allait, vivant d'aumônes que quelques mains généreuses lui tendaient sur les chemins. C'est ainsi que,

quinze jours après s'être échappé de la prison-hospice, le hasard l'avait conduit devant le château de Vizerville.

V

Après le départ de M. Maillard, Mathilde était revenue près de sa mère; elle l'avait trouvée essuyant ses larmes et en proie à un sombre désespoir.

La pauvre femme répondit aux questions pressantes de sa fille en lui racontant, sans rien omettre, tout ce qui s'était passé entre elle et son terrible créancier. Elle n'eut pas non plus la force de lui cacher les craintes qui la désespéraient.

— Oui, disait la malheureuse mère, il nous faudra quitter le château, nous serons chassées de notre

dernier asile comme des misérables O mon Dieu, ne m'avez-vous pas assez éprouvée? Quelles douleurs me réservez-vous donc encore?

Les sanglots étouffèrent sa voix, et Mathilde, l'enlaçant de ses bras, pleurait en couvrant de baisers ses joues humides.

Un personnage roide, au regard sinistre, à figure anguleuse, les surprit ainsi. C'était un huissier. Il venait faire sommation à Mme la comtesse de Vizerville d'avoir à payer, dans les vingt-quatre heures, à lui, maître Gloutonnier, huissier à Vizerville, la somme de vingt-sept mille cent soixante-deux francs cinquante centimes pour capital et intérêts, suivant les titres dont il était porteur, agissant au nom de M. Maillard, son honorable client.

M. Gloutonnier n'était pas du

tout un méchant homme ; mais il était huissier, ce qui signifie que sa présence n'était pas toujours fort agréable. Semblable à ce vieux grognard qui criait en croisant la baïonnette devant Napoléon : « On ne passe pas, » il était à cheval sur son code de procédure. Dans l'exercice de son ministère, il se montrait d'une rigidité inflexible. La loi est toujours la loi ; il aurait cru commettre une faute capitale s'il se fût écarté d'une ligne de la marche qu'elle lui ordonnait de suivre. D'après cela on comprendra avec quelle activité il poursuivit Mme de Vizerville.

Comme l'avait prévu M. Maillard, la comtesse ne put payer. M. Gloutonnier opéra la saisie des meubles et immeubles.

Dans le pays, beaucoup de gens furent étonnés ; peut-être y eut-il

beaucoup de mécontents, car Mme de Vizerville était généralement aimée et vénérée; mais personne n'osa élever la voix pour prendre sa défense. M. Maillard était riche; on le craignait.

Or, ce jour même où M. Maillard, représenté par M. Gloutonnier, s'était abattu sur le château comme un vautour sur un oisillon, la comtesse et sa fille attendaient le comte Edgard et le marquis de Charmoy.

N'était-ce pas une raillerie cruelle d'avoir à faire les honneurs d'une maison appartenant déjà à des étrangers? Aussi, malgré la force de son caractère, la comtesse trouvait-elle cette situation au-dessus de toutes les misères qu'elle avait souffertes depuis la mort de son mari.

— Ton frère va arriver, disait-elle à sa fille, heureux de nous

revoir, et un mot suffira pour détruire son bonheur. Ce sera la première fois que des larmes accueilleront son retour.

— Consolez-vous, chère mère, puisqu'un méchant homme nous chasse de Vizerville, nous irons à Paris avec mon frère ; vous le verrez chaque jour et nous serons deux à vous aimer. Pourquoi ne seriez-vous pas heureuse encore ?

Mais la comtesse répondait par des soupirs et des pleurs aux consolations que Mathilde lui faisait entrevoir. Vaincue par la douleur, et complétement découragée, elle n'essayait plus de lutter contre le malheur ; elle n'osait plus songer à l'avenir.

Dans la soirée, Mathilde, seule dans le salon, relisait, en les classant par ordre de dates, les dernières lettres que son frère lui avait

écrites. Elle cherchait, sans doute, à se distraire de son chagrin en se reportant par la pensée à l'époque où Edgard lui écrivait. Les dernières lettres dataient à peine de quelques mois; mais deux mois laissés en arrière sont tout un passé, et le passé semble toujours vieux lorsque le présent ne réalise aucune des illusions qu'il a fait naître. Alors, comme tout ce qui est jeune et ardent, Edgard faisait de beaux rêves et bâtissait en Espagne de splendides châteaux; il racontait à sa sœur toutes ses pensées riantes, capricieuses et folles, et Mathilde, entraînée par son frère, s'envolait avec lui vers les horizons bleus à la recherche des charmantes chimères. Quand la pensée court, nul obstacle ne l'arrête. Comment connaître l'idéal rêvé par Mlle de Vizerville?

Hélas! les châteaux sont tombés comme les feuilles en automne, le rêve a replié ses ailes d'or et les horizons bleus se sont cachés derrière les nuages. Mathilde voudrait encore sourire aux pensées de son frère, aux souvenirs qu'elles lui rappellent; elle ne le peut plus. Sa bouche reste immobile et ses yeux se voilent de larmes. Elle songe à sa mère désolée, à son avenir incertain, et ses pleurs qui coulent tombent sur ses doigts roses et mouillent le papier.

Depuis un instant, une porte s'était ouverte derrière la jeune fille, et un homme s'était glissé furtivement dans le salon. Comment avait-il pu arriver jusque-là sans être vu? Et dans quelle intention y venait-il?

Nous ne saurions répondre à la première de ces questions. Quant

à la seconde, nous pouvons dire que le hasard seul l'avait amené devant la porte du salon. Nos lecteurs le comprendront quand nous leur aurons dit que cet homme était le pauvre insensé que M. Maillard avait fait chercher en vain quelques jours auparavant.

Il s'était assis sur la première chaise qu'il avait rencontrée; puis, avec une curiosité naïve, il s'était mis à examiner les objets qui l'environnaient. Parfois il souriait, comme si une pensée joyeuse eût traversé son cerveau malade. Tout à coup, son regard, d'abord terne et indécis, devint fixe et peu à peu brillant; ses lèvres s'agitèrent et son visage mort parut se ranimer. On eût dit qu'une lueur de raison venait de redonner la vie à cette tête désorganisée. Un magnifique portrait en pied du comte

Olivier de Vizerville avait frappé les yeux du vieillard et produit sur lui cet effet singulier.

Il le considéra un instant avec un mélange de curiosité et de joie, puis il s'écria en montrant du doigt la peinture :

— Le voilà, le voilà ; oui... lui!... lui !... le voilà!...

Mathilde, tirée brusquement de sa rêverie douloureuse, tressaillit et se retourna avec effroi. Mais à l'aspect du vieillard, ses craintes firent place à la surprise. Elle se plaça près de lui, et, touchant le portrait :

— C'est mon père, dit-elle ; est-ce que vous l'avez connu?

L'insensé regarda et sourit.

— Il est mort il y a longtemps, dit tristement la jeune fille.

— Mort! fit le vieillard comme se parlant à lui-même.

Il se leva et tourna autour du

salon avec une agitation extrême. La terreur se peignait sur son visage. Il s'arrêta devant la fenêtre, écarta les rideaux et se rejeta aussitôt en arrière en criant :

— Sauvons-nous, sauvons-nous! on vient nous arrêter.

Mathilde, muette et immobile, la poitrine oppressée, suivait tous les mouvements du vieillard avec une surprise croissante.

— Entendez-vous, continua-t-il, les portes sont brisées, ils viennent. Sauvons-nous, sauvons-nous !

Et l'oreille collée contre la porte, il paraissait écouter le bruit imaginaire.

Soudain, il bondit au milieu du salon, les yeux hagards, le visage bouleversé.

— Les voici, dit-il d'une voix étranglée; nous sommes perdus !

Et il tomba lourdement sur un

fauteuil, foudroyé par une sorte d'attaque nerveuse.

Au bout d'un instant, il se redressa et se mit à rire en regardant autour de lui.

— Ils n'y sont plus, reprit-il à voix basse, ils ont cherché partout; mais ils n'ont trouvé ni l'or, ni les diamants. Ah! ah! c'est bien fait, ajouta-t-il en éclatant de rire, de l'or, il y en a beaucoup, beaucoup, il est caché, bien caché.

« Misérables, continua-t-il en se levant, vous ne l'aurez pas : cet or appartient...

De son regard étincelant et de ses poings fermés, le vieillard menaçait les fantômes de son souvenir.

— Mon Dieu, que veut-il dire? se demandait Mathilde tremblante et respirant à peine.

— Oh! la prison, la prison!..

murmura l'insensé en reculant avec épouvante.

Il se trouva près de Mathilde. La jeune fille lui prit les deux mains.

— Vous êtes en sûreté ici, vous n'avez rien à craindre, dit-elle de sa voix douce et suave comme une mélodie divine.

Le son de cette voix, plus que les paroles, dissipèrent les terreurs du malheureux ; sa physionomie devint souriante.

— Comment vous appelez-vous? demanda-t-il à la jeune fille.

— Mathilde de Vizerville.

Le vieillard tressaillit.

— Vizerville! Vizerville! répéta-il sur deux tons différents.

Quelque chose comme un rayon de joie illumina le visage du pauvre insensé, et, le front dans ses mains tremblantes, il répéta encore :

— Vizerville! Vizerville!..

— Oh! cet homme a connu mon père! s'écria Mathilde; mon cœur me le dit.

Mais quel est son nom? Comment le savoir?

La jeune fille supposa qu'elle avait devant elle un ancien serviteur de sa famille. Il est difficile de peindre son émotion et son respect pour ce vieillard qui, plus heureux qu'elle, avait dû connaître son père.

Comme elle aurait voulu l'accabler de questions! Mais hélas, à quoi bon?... Pouvait-elle espérer une réponse satisfaisante? Cependant il avait parlé d'or et de diamants cachés. Si un trésor existait en effet, pouvait-elle ne pas essayer de le découvrir avec l'aide du vieillard?

— Oh! s'il pouvait me compren-

dre, s'il savait me répondre! s'écria-t-elle.

Mais en regardant les yeux mornes du malheureux, elle hésitait à l'interroger.

— O mon Dieu, reprit-elle les mains jointes et le regard tourné vers le ciel, n'avez-vous pas envoyé ici cet homme pour nous sauver? La tranquillité, le bonheur de ma mère adorée dépendent de lui peut-être. Si c'est votre providence qui nous l'envoie, faites, mon Dieu, qu'une étincelle de votre lumière passe en lui...

Après cette courte mais fervente prière, il sembla à Mathilde que son cœur s'était ouvert à l'espoir.

— Je suis la fille de Vizerville, dit-elle à l'oreille du vieillard.

Celui-ci fit un mouvement et tint sa tête raide sur ses épaules.

— Vous avez été le serviteur,

l'ami de mon père, reprit la jeune fille, vous devez aimer ses enfants.

— Vizerville, Vizerville, murmura le vieillard.

— Oui, je suis sa fille, la fille du comte de Vizerville.

— Sa fille, répéta l'insensé, c'est vrai, il a une fille.

— Et un fils, mon ami.

— Et un fils, un bel enfant...

— Un homme aujourd'hui; il ressemble au portrait de son père; à ce portrait que vous avez reconnu.

Et la jeune fille montrait au vieillard l'image du comte Olivier.

Les yeux de l'insensé se fixèrent sur le tableau.

— Je le reconnais, c'est lui, dit-il à la jeune fille.

— Il me comprend! s'écria Mathilde dont le cœur battait violemment.

— Ecoutez-moi bien, reprit-elle, vous avez parlé tout à l'heure de diamants, de beaucoup d'or...

Le vieillard se pencha vers la jeune fille et lui dit mystérieusement à l'oreille :

— Ils sont cachés, cachés, cachés ; personne ne les trouvera.

— Mais vous, mon ami, vous savez où ils sont.

Il remua négativement la tête.

— O mon Dieu ! s'écria la jeune fille, quelle cruelle déception.

Le vieillard avait laissé retomber sa tête.

Il fit quelques pas, s'arrêta au milieu de la chambre. Mathilde entendait le bruit de sa respiration haletante ; elle voyait les veines de son cou bleuir en se gonflant de sang. Ses doigts crispés plissaient la peau de son crâne et le parquet craquait sous ses pieds impatients.

— Rien, rien, disait-il avec désespoir, je ne peux pas me souvenir...

Mathilde, suspendue à ses lèvres, écoutait chacune de ses paroles dans une affreuse anxiété.

— L'or était là, continua-t-il d'une voix sombre, saccadée, là, là... Je le vois encore, je l'ai compté, je...

Il poussa un cri rauque, horrible, se précipita contre le mur comme un forcené, et pendant un instant brisa ses ongles en égratignant les moulures de la boiserie.

A son tour Mathilde jeta un cri de surprise et de joie.

Le vieillard avait fait jouer un ressort caché dans la muraille, et une énorme pierre, tournant sur elle-même, avait ouvert un trou profond creusé dans la maçonnerie.

Le fou plongea son bras dans

cette gueule béante et retira un sac qu'il éventra sur la table en riant aux éclats. L'or, brillant et sonore, tomba et s'éparpilla, roulant comme l'eau d'une cascatelle. Mathilde, à genoux, remerciait Dieu de l'avoir exaucée. Le vieillard tira encore onze sacs et une cassette renfermant de quoi garnir magnifiquement cinq ou six écrins, puis un papier plié et non cacheté qu'il remit triomphalement à Mlle de Vizerville.

La jeune fille lut le billet, qui contenait ces mots :

« Je vais être arrêté dans quel-
« ques minutes. Je cache ici une
« partie de la fortune de mes en-
« fants. Le secret du mur n'est
« connu que de moi et de mon fi-
« dèle Jean.

« Si je meurs, je charge cet hon-
« nête serviteur de le révéler un

« jour à mon épouse adorée et à mes « chers enfants.

« Adieu... adieu...

« Olivier de VIZERVILLE. »

Mathilde achevait sa lecture, lorsque la comtesse, Edgard et le marquis de Charmoy parurent à l'entrée du salon.

— Ah ! ma mère ! ma mère! s'écria la jeune fille, voyez ! Tout cela est à nous... Mon père avait confié le mystère de cette cachette au vieux Jean, son serviteur, et Jean est mort avant notre retour en France. Quel est donc cet homme qui savait aussi le secret du trésor ?

Mme de Vizerville contempla un instant le vieillard; puis son visage devint tout à coup très-pâle; ses yeux brillèrent d'un éclat étrange.

— O mon Dieu! dit-elle, ai-je bien toute ma raison ?

Elle se plaça devant l'inconnu et le regarda bien en face.

Comme s'il n'eût pu supporter le poids du regard qui pesait sur lui, l'insensé ferma les yeux et chancela sur ses jambes. La comtesse l'empêcha de tomber en l'entourant de ses bras.

— A genoux, mes enfants! à genoux! et remercions Dieu ! s'écria-t-elle d'une voix dans laquelle était passée toute son âme, j'embrasse votre père!

Le vieillard rouvrit les yeux. Son fils et sa fille couvraient ses mains de baisers. Il regarda sa femme : alors un nouvel éclair de raison traversa son cerveau :

— Aurélie ! s'écria-t-il.

Il pencha sa tête sur l'épaule de la comtesse et perdit entièrement connaissance.

Le trésor trouvé dans le mur fut estimé un peu au-dessous d'un million ; l'or monnayé s'élevait au chif-

fre, fabuleux pour ce temps-là, de 300,000 fr.

Quelques jours après son arrivée, le jeune comte fit commencer sous ses yeux la restauration du château. Un mois après, sa sœur devint marquise de Charmoy. Le comte de Vizerville avait entièrement recouvré la raison. Il put en interrogeant ses souvenirs, raconter comment, victime désignée, lors des massacres de l'Abbaye, il trouva, dans sa terreur même, l'énergie nécessaire pour échapper à ses bourreaux. Il raconta sa fuite effrénée; puis, comment sa mémoire l'abandonnant tout à coup, il ne se souvint plus même de son nom.

M. Maillard, méprisé et haï de tout le monde, finit par s'éloigner du pays. On dit qu'il alla habiter Paris, où il fit exploiter sa suffisance et son orgueil de parvenu.

UN

DOUBLE MARIAGE

Ces jours derniers, je passais devant le portail d'une des églises monumentales de Paris. Une foule compacte de curieux ou de gens désœuvrés attira mon attention ; je supposai que quelque chose d'inaccoutumé devait avoir lieu dans l'intérieur de l'édifice. A mon tour je devins curieux, et me mêlant à la foule j'entrai dans l'église. Mais grand fut mon désappointement lorsqu'au lieu de l'extraordinaire que j'attendais, je vis qu'il s'agissait simplement de

deux mariages. Je cherchai alors à m'expliquer ce qui pouvait amener tant d'étrangers à cette double cérémonie religieuse.

— Est-ce la riche toilette des mariées? Est-ce leur beauté? me demandai-je.

Aussitôt mes yeux se dirigèrent de leur côté.

Je compris alors la curiosité de mes voisins et je trouvai des raisons qui me parurent suffisantes pour justifier la mienne.

Voici le spectacle intéressant et charmant qui frappa mon regard :

Devant le maître-autel, deux jeunes femmes, les deux mariées, se tenaient à genoux, la tête inclinée vers la terre.

Malgré les longs voiles qui me cachaient la moitié de leur visage, je pus, avec un peu de patience, apprécier leur beauté. Jamais rien de plus

frais, de plus calme, de plus gracieux, de plus ravissant ne s'était offert à ma vue. On aurait dit deux anges descendus sur la terre afin d'y prier un instant et prêts à reprendre leur vol pour remonter au ciel.

L'une — je n'ose dire la plus jolie — portait une toilette magnifique; je devinai la jeune femme du monde aristocratique. L'autre, tout à fait simple dans sa parure, me laissa un instant interdit; je n'aurais point su dire à quelle classe de la société elle appartenait. Mais en l'examinant plus attentivement, je finis par me convaincre que, fille du peuple, elle était née pour le travail, tandis que la première devait, par son rang et sa fortune, son esprit et sa beauté, être une des reines du monde et des salons élégants.

L'office terminé, mariés, parents, et amis entrèrent à la sacristie. Là,

je vis les deux jeunes femmes tomber dans les bras l'une de l'autre et s'enlacer étroitement. La grande dame descendait jusqu'à l'humble ouvrière ou plutôt elle élevait celle-ci jusqu'à elle. La différence des positions ne semblait plus exister. Il n'y avait plus devant moi que deux amies, deux femmes également jeunes, belles et heureuses.

Quelle circonstance les avait donc réunies dans le passé pour que, le même jour, le même prêtre ait béni leur mariage?

Telle était la question que je m'adressais, question que je savais ne pouvoir résoudre seul, lorsque je sentis une main s'appuyer légèrement sur mon bras.

Je me retournai vivement et tendis ma main au baron de K..., un de mes meilleurs amis, qui venait

assez mal à propos interrompre le cours de mes réflexions.

— Par quel hasard vous trouvez-vous ici? lui demandai-je.

— Ce serait à moi de vous adresser cette question, répondit-il, car vous n'êtes pas de noce, que je sache.

— Vous êtes donc du nombre des invités!

— Parbleu! Vous savez bien que je suis l'ami intime du jeune vicomte de Favrel.

— Oui. Mais ce n'est pas lui qui se marie.

— Sans doute, puisque c'est mademoiselle de Favrel, sa sœur.

— Mon cher baron, excusez-moi, je ne la connaissais point. Mais, dites-moi, l'autre mariée?...

— C'est une amie de mademoiselle Mathilde de Favrel, je veux dire de Mme la comtesse Mathilde de Glanday, puisque, d'aujourd'hui,

elle prend le titre et le nom de son mari.

— Une amie de pension?

— Nullement, leur amitié remonte à quelques mois seulement.

— Mon cher baron, vous me comblez de surprise et excitez singulièrement ma curiosité.

— Je vous vois venir, feuilletonniste incorrigible; vous rêvez partout aventures bizarres ou extraordinaires... Venez, continua-t-il, vous monterez dans mon coupé et, en faisant une promenade sur les boulevards, je vous raconterai comment mademoiselle de Favrel rencontra la première fois Marie Durieu, que vous voyez en ce moment prendre le bras de son jeune mari.

Je suivis le baron. Nous prîmes place dans sa voiture et, me voyant disposé à l'écouter, il prit la parole en ces termes :

« Je ne sais rien de plus triste qu'un jour d'hiver, quand le ciel gris semble se rapprocher de la terre, quand la pluie, la neige ou le grésil, en tombant, fait résonner les vitres des maisons, et que le vent, en courant à travers les branches des arbres, ne fait plus chuchoter les feuilles.

« La nature a pris le deuil, les oiseaux ont cessé de chanter, le cœur fait comme eux. Il se laisse envahir par une tristesse vague qui ne tarde pas à devenir un ennui mortel. Oh! alors, comme ils nous reviennent tous, les doux souvenirs de la vie, troupe radieuse!... Que de choses nous retrouvons dans le passé, choses détruites ou disparues et sur lesquelles nous versons les larmes du regret! Nous voudrions bien secouer le linceul qui nous gêne; mais derrière les souvenirs riants, des images

sombres et désolées nous apparaissent, nous entourent... Hélas! le soleil ne se montre point, le ciel s'abaisse de plus en plus; il semble qu'on manque d'air, qu'on étouffe... la pluie, la neige ou le grésil tombe toujours.

— Nous voici bien loin de Mlle de Favrel et de Marie Durieu, me disais-je ; où donc ce cher baron veut-il en venir avec ses étranges réflexions? Et l'histoire que vous m'avez promise ? lui dis-je en souriant.

— Nous y arrivons. Si je vous ai parlé de l'hiver et de son cortége de tristesses et d'ennuis, c'était pour vous dire que le soir d'une vilaine journée de décembre dernier, pendant que la neige tombait à gros flocons et que le vent sifflait lugubrement aux angles des murs, ébranlant les masures du vieux Pa-

ris, une pauvre vieille femme grelottait la fièvre sur un grabat, dans une sombre mansarde de la rue du Pont-Louis-Philippe.

« L'intérieur de ce logement n'offrait rien de repoussant à l'œil; si les meubles étaient vieux et vermoulus, une grande propreté leur donnait un air de jeunesse, je dirais presque de gaieté, lorsqu'un rayon de soleil venait par hasard les éclairer; c'était toujours la pauvreté, mais ce n'était pas la misère. Et, pourtant, la malheureuse femme qui occupait ce réduit ne travaillait plus depuis six mois que la maladie l'avait jetée sur sa couche de douleurs.

« Donc, la neige tombait, et la malade, succombant à l'ennui de son isolement, venait de fermer les yeux. Le sommeil est une excellente chose; s'il ne guérit pas, il

éloigne la souffrance pour un instant.

« Un coupé, attelé de deux chevaux pur sang, s'arrêta tout à coup rue du Pont-Louis-Philippe. Une toute jeune fille en descendit. Elle était accompagnée d'une femme d'un certain âge, sa gouvernante. Elles entrèrent dans la maison portant le n° 11, la jeune fille adressa une question au portier, en reçut une réponse et s'élança, légère, sur les marches humides de l'escalier. La gouvernante la suivit dans son ascension. Au sixième étage elle poussa une porte mal fermée et se trouva dans la mansarde, près du lit où la vieille femme sommeillait encore.

« Elle ne voulut point la réveiller ; elle tira de sa poche une petite bourse de soie, y prit deux pièces de vingt francs et les posa sur la

table, à côté d'une tasse pleine de tisane. Puis après avoir jeté autour d'elle un regard empreint de tristesse, elle se dirigea vers la porte pour se retirer. Mais le froufrou de sa robe de soie tira la malade de son assoupissement.

— Qui est là? demanda-t-elle d'une voix faible.

« La jeune fille se rapprocha de la vieille femme.

— Je suis une amie de ceux qui souffrent, dit-elle en prenant la main sèche, allongée de la malade.

— L'amie de ceux qui souffrent... Je vous crois; votre voix, vos yeux et votre gracieux visage le disent.

— J'ai appris ce matin par M. le curé de Saint-Germain l'état dans lequel vous vous trouvez, et je me suis empressée, en attendant mieux, de vous apporter un peu d'argent pour vous soulager.

— Merci, ma bonne demoiselle, merci ; mais M. le curé a dû vous dire que, pour une pauvre malade, je ne suis pas tout à fait à plaindre. La Providence veille à mon chevet sous les traits d'une jeune fille bonne, douce et belle comme vous. Chère créature du bon Dieu ! ce sont les cris que m'arrachait la douleur qui l'ont amenée dans ma mansarde.

Sa chambre est sur ce même carré, la quatrième porte à droite. Moi, qui n'ai jamais eu d'enfant, le ciel m'a envoyé une fille, ou plutôt un de ses chérubins pour me consoler, sécher mes larmes et m'entourer de mille soins délicats. Elle a quitté sa demeure où chantent ses oiseaux, où les fleurs sourient au bord de sa fenêtre, pour venir s'installer ici entre ces vieux meubles qui sont devenus brillants sous ses

mains. Son travail de la journée est pour sa vie, à elle ; mais la nuit elle travaille encore ; c'est pour moi. Depuis trois mois, grâce à elle, je n'ai jamais manqué de rien.

Marie Durieu, acheva la vieille femme, est une fille comme j'en souhaite une à toutes les mères.

— Où est-elle donc en ce moment ? demanda la visiteuse.

— Elle est allée reporter son ouvrage et en chercher d'autre ; elle ne tardera pas à revenir.

— Voulez-vous me permettre de l'attendre?

— De tout mon cœur, mademoiselle.

« Au bout d'un instant on entendit des pas dans l'escalier et presque aussitôt la porte s'ouvrit. Une charmante jeune fille entra, les bras chargés de médicaments et de provisions.

« Mademoiselle de Favrel se leva. L'ouvrière s'arrêta, confuse et interdite devant la jeune fille. Mais mademoiselle de Favrel, avec son sourire gracieux, si plein de bienveillance, s'avança vers elle, et, lui prenant la main :

— Nous sommes sœurs par la charité, lui dit-elle; mais vous êtes mon aînée. Permettez-moi de vous embrasser.

« Et les bras de la modeste ouvrière et ceux de la noble demoiselle s'ouvrirent en même temps.

« Mademoiselle de Favrel revint souvent rue du Pont-Louis-Philippe pour voir la vieille femme et causer avec Marie. Elles devinrent amies. La position, les idées, l'intelligence pouvaient les éloigner l'une de l'autre, mais le cœur les rapprocha.

« Un jour mademoiselle de Favrel apprit que l'ouvrière aimait un

jeune homme dont elle était sincèrement aimée. Le manque de fortune de Marie mettait seul obstacle à ce mariage. Elle leva cette difficulté en dotant son amie.

« Elle-même était sur le point de se marier ; elle décida que les deux mariages se feraient ensemble, le même jour.

« Hier, le comte de Favrel fit appeler le fiancé de Marie et lui annonça qu'il le nommait régisseur de ses nombreuses propriétés du Languedoc.

« Voilà, mon cher, fit le baron en terminant, l'historiette que vous avez voulu connaître.

— Et la vieille femme? lui demandai-je.

— Elle est morte en bénissant l'enfant qui l'avait adoptée pour sa mère. »

LE SERPENT

En ce temps-là, Rome, la ville des Césars, devenue la ville des papes, avait pour gouverneur un homme immensément riche.

Il possédait des terres considérables dans la campagne romaine, plusieurs maisons à la ville, des troupeaux magnifiques et beaucoup d'or et de pierres précieuses.

Il habitait avec sa femme un superbe palais qu'il s'était fait bâtir sur le bord du Tibre et dont les jardins, plantés d'arbustes rares, s'étendaient au loin sous les murs de la ville.

Il était marié depuis neuf ans et il adorait sa femme, jeune Italienne d'une grande naissance, aussi remarquable par ses vertus que par son incomparable beauté.

Était-il heureux, le gouverneur de Rome? Selon les apparences il devait l'être, car rien ne lui manquait : il était riche, honoré, aimé, respecté... Mais le cœur de l'homme ne cesse jamais de désirer.

Non, il n'était pas heureux, le gouverneur de Rome. La naissance d'un fils, héritier de son nom et de sa fortune, n'était pas encore venue lui annoncer que le ciel avait béni son union. Ce que sa femme et lui souhaitaient le plus ardemment, ce qu'ils demandaient chaque jour à Dieu, c'était un bel enfant, rose et blond, souriant près d'eux.

Enfin, un jour, vers la fin de la

dixième année de mariage, une fête splendide était donnée au palais du gouverneur; ses amis et la ville tout entière célébraient la naissance de son premier né.

Oh! cette fois, il était réellement heureux, le gouverneur de Rome!

Un appartement décoré avec un goût exquis fut donné à l'enfant. On l'entoura des soins les plus tendres, et, outre la nourrice qui l'allaitait, on jugea utile de mettre encore auprès de lui deux femmes chargées de le veiller sans cesse le jour et la nuit.

Le gouverneur avait un ours qu'il tenait dans la cour de son palais attaché à la muraille. Le jour de la Pentecôte, qui a toujours été une grande fête chez tous les peuples, les Romains, voulant se divertir, vinrent prier le gouverneur de

leur prêter son ours pour le faire combattre contre des chiens.

Les spectacles de ce genre, devenus odieux aujourd'hui, étaient alors très à la mode. Maintenant il y a encore, en Angleterre, les combats entre coqs, et en Espagne les luttes des toréadors. Ces amusements inhumains, presque toujours sanglants, deviennent de plus en plus rares et finiront certainement par disparaître tout à fait.

Le gouverneur ne put refuser de satisfaire au désir des Romains. L'ours fut détaché et conduit sur le lieu du combat. C'était une arène improvisée au milieu de la plaine transtévérine.

Une foule considérable accourut pour jouir du spectacle. Au milieu du peuple et des bourgeois, on voyait beaucoup de chevaliers et d'hommes d'armes, des prêtres et

un grand nombre de dames en beaux ajustements.

Le gouverneur lui-même, voulant procurer un amusement à sa femme, s'y rendit avec elle. Tous ses domestiques y allèrent aussi et il ne resta dans le palais que la nourrice, les deux gouvernantes de l'enfant et un jeune chien que le gouverneur avait élevé lui-même et qu'il aimait beaucoup.

Cependant le combat commença. Chiens de chasse, braques, épagneuls, mâtins et chiens de bouchers amenés par les bourgeois s'élancèrent sur l'ours en poussant des aboiements furieux, auxquels la foule répondit par des cris de joie.

Tout ce bruit arriva jusqu'aux femmes qui étaient restées près de l'enfant. Elles se regardèrent et l'une dit : — Je voudrais bien voir ce qui se passe là-bas.

— Il nous est défendu de sortir, répondit la nourrice.

— C'est vrai, mais le combat a lieu tout près d'ici, et sans sortir nous pourrions tout voir.

— Comment?

— Du haut de la tour du palais on découvre toute la vallée du Tibre.

— C'est vrai.

— Montons donc au haut de la tour un instant.

L'enfant venait de s'endormir sur les genoux de sa nourrice. Elle le mit dans son berceau et toutes trois sortirent de la chambre pour aller voir l'ours combattre contre les chiens.

Comme nous l'avons dit, les jardins du palais touchaient le mur d'enceinte de la ville. Dans une des crevasses de ce mur habitait un

énorme serpent. Le jardin étant désert et silencieux, le monstre se hasarda à sortir de son trou et se dirigea vers la maison, en rampant sous les arbustes, à travers les fleurs. Il parvint ainsi à la chambre de l'enfant et s'y glissa par la fenêtre laissée ouverte.

Il vit cette tête gracieuse qui reposait sur le duvet, ces joues roses plus fraîches que la rose des buissons et, dressant sa tête hideuse, il s'avança pour dévorer le pauvre petit.

Le chien était couché sur le lit de la nourrice. Il veillait. A l'aspect du danger, il bondit au milieu de la chambre, se jeta entre le berceau et le reptile, puis, la gueule ouverte et grondant de colère, il se rua sur le monstre.

Le serpent, surpris et furieux de cette attaque imprévue, se défend avec rage; il cherche à saisir son

adversaire dans ses anneaux terribles. Le chien évite son étreinte; mais il rend morsure pour morsure. Les deux ennemis roulent au milieu de la chambre dans le sang qui coule de leurs blessures.

Pendant ce combat, le berceau se renverse, mais si heureusement, que l'enfant, sans avoir reçu aucun coup et même sans se réveiller, s'en trouve tout à fait couvert.

Enfin, le chien devait être victorieux. Etant parvenu à saisir adroitement le serpent par la tête, il la lui écrase et le tue. Cela fait, il court au berceau, le flaire un instant, puis remonte sur le lit pour continuer à faire bonne garde.

Pendant ce temps, dans la prairie, s'achevait le combat de l'ours. Dès que les spectateurs commencèrent à se disperser, les trois femmes se hâtèrent de descendre de la tour.

Vous pouvez juger de leur douleur quand elles aperçurent le berceau renversé et couvert de taches de sang. Elles s'imaginèrent aussitôt que le chien avait égorgé leur nourrisson. Et sans rien examiner, sans songer à rien emporter de ce qui leur appartenait, n'osant attendre le retour de leurs maîtres, elles se sauvèrent avec l'intention de s'enfuir de la ville.

Mais elles étaient si troublées qu'elles prirent, sans s'en douter, le chemin même par où revenait la mère de l'enfant.

Leurs yeux hagards, leurs traits décomposés, disaient assez qu'un grand malheur était arrivé.

— Où allez-vous? s'écria la femme du gouverneur, avec épouvante. Que s'est-il donc passé? Parlez, je vous l'ordonne! Vous vous taisez... Ah! je comprends, mon fils est mort!...

Les malheureuses femmes tombèrent à ses genoux et lui demandèrent grâce. Puis avec des pleurs et des sanglots, elles avouèrent qu'ayant eu l'imprudence de quitter l'enfant un instant, le chien pendant ce temps l'avait étranglé.

La pauvre mère ne put en entendre davantage, elle perdit connaissance dans les bras d'une de ses amies.

A ce moment le gouverneur survint. Il prend sa femme dans ses bras, la presse sur son cœur et lui adresse les paroles les plus tendres. Elle se ranime à la voix de son mari et en rouvrant les yeux elle s'écrie :

— Vous allez partager mon désespoir ! Votre fils, cet enfant que nos prières avaient obtenu du ciel, et qui faisait votre bonheur et le mien, votre fils est mort ! Le chien que vous élevez, cette bête maudite l'a dévoré !

A ces paroles, le père pousse un cri de douleur. Il chancelle comme s'il allait tomber; mais se remettant bientôt, il s'élance comme un insensé dans la direction de sa demeure. Toutes les portes sont ouvertes, il entre et court à la chambre de son fils.

A peine en a-t-il franchi le seuil que le chien vient sauter autour de lui pour le caresser. Il souffre de ses blessures, le brave animal, mais qu'importe, ne faut-il pas qu'il exprime à son maître toute sa joie? Il semble lui dire par ses cris joyeux et quelque chose de fier dans le regard : « Je viens de te rendre un grand service... Oh! s'il avait eu le don de la parole, comme il lui aurait dit bien vite : J'ai sauvé ton fils!... »

Mais son maître ne comprend point son langage muet; il l'a re-

gardé et a vu son museau ensanglanté. Ne sont-ce pas là des signes qui l'accusent et le condamnent? Alors dans sa colère aveugle, le gouverneur tire son épée et la passe au travers du corps de son chien fidèle. Puis il tombe sur un siége et pleure amèrement.

Tout à coup, l'enfant se réveille et pousse un faible cri.

Le père se lève et s'élance d'un bond près du berceau qu'il relève. Heureuse et douce surprise! Il voit son fils, son fils qu'il croyait mort, qui lui sourit en lui tendant ses petits bras. Il pousse des cris de joie, il appelle.

La mère, les amis qui l'ont suivie, les domestiques, tout le monde accourt.

La mère prend dans ses bras son enfant chéri; elle le regarde, l'em-

brasse avec ivresse, le touche partout et s'étonne de ne lui trouver ni blessure, ni trace de coups.

Les assistants pleuraient tous. Mais comme elles sont douces les larmes de joie !

Enfin on voulut se rendre compte de ce qui s'était passé. On examina, on chercha. Dans un coin de la chambre, on découvrit le corps du serpent, dont la tête broyée offrait le témoignage du combat et de la victoire du chien.

— Il a sauvé mon fils bien-aimé ! s'écria douloureusement le gouverneur, et je l'ai tué !... Est-ce donc ainsi que je devais récompenser son dévouement ?...

Le gouverneur de Rome pleura sa faute. Il se condamna, pour l'expier, à la même pénitence que s'il eût été coupable de la mort d'un homme.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. Typ. de E. Plon et Cie, rue Garancière, 8.

— C'est vrai, dit-il.

— Jacques! s'écria-t-elle, cette nuit, en mon absence, quelqu'un est entré chez nous.

— Mais oui, maman, cria André, le bon Noël, je l'ai vu.

La jeune femme versa sur la table le contenu du petit soulier. Au milieu des bonbons tomba une pièce de vingt francs.

— Jacques, de l'or! fit-elle. Regarde.

— De l'or! répéta le mari, qui croyait faire un beau rêve.

Elle prit les autres souliers. Dans chacun, il y avait une pièce de vingt francs avec les bonbons.

— Quatre-vingts francs! s'écria-t-elle, nous sommes sauvés!

Elle était comme folle. Elle courait au lit de son mari, à celui d'André, puis au berceau. Elle embrassait Jacques, elle embrassait ses

enfants, elle leur montrait les pièces d'or qu'elle faisait sonner dans sa main. Elle pleurait; le bonheur, la joie l'étouffaient. Enfin elle devint plus calme; elle donna des bonbons à André, qui se mit à les croquer.

— Le bon Noël est bien gentil, dit tout-à-coup le petit garçon; je lui avais demandé de l'argent et il m'a aussi apporté des bonbons.

— André, lui dit sa mère, tu m'as dit tout à l'heure que tu l'avais vu, le bon Noël?

— Oui, maman. Je me suis réveillé la nuit, j'ai vu chez nous une grande lumière, et au milieu, le bon Noël qui descendait du ciel. Il était là, tiens, tout près de moi, il m'a regardé et j'ai vite fermé les yeux.

— Était-il vieux?

— Non.

— Tu n'as pas reconnu sa figure ?

— Si. Il avait la figure de mademoiselle Gorjut.

— Ah ! je comprends ! s'écria la jeune femme en levant ses bras vers le ciel. A côté de l'homme égoïste et sans cœur, Dieu a placé l'ange de la Charité.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Paris. Typ. de E. Plon et Cie, rue Garancière, 8.

